

R. L. STINE

Chair de poule®

**LA MENACE
DE LA FORÊT**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Chair de poule®

LA MENACE DE LA FORÊT

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR YANNICK SURCOUF

Quatrième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE



Justin Clarke releva le col de son épaisse parka fourrée. Puis, une main en visière, il balaya l'espace du regard.

- Je ne vois pas papa, annonça-t-il à sa sœur Mary. Et toi ?

- Je n'y vois rien ! hurla-t-elle pour couvrir le sifflement du blizzard. Il n'y a que de la glace ! Les chiens attelés au traîneau aboyaient et trépignaient sur place, pressés de reprendre leur course. Justin plissa les yeux et observa de nouveau les alentours. Le manteau de neige s'étendait à perte de vue, tel un miroir scintillant au soleil.

Dans le lointain, la banquise virait au bleu sombre, jusqu'à ce que la glace se mêle au ciel, en un horizon indifférencié.

- J'ai froid, murmura Mary.

Une soudaine rafale s'engouffra dans sa capuche, libérant ses épais cheveux roux. Elle s'empressa de les remettre en place.

Pour se réchauffer, Justin frotta avec ses gants en fourrure le bout de son nez et ses joues qui se transformaient en glaçons.

L'attelage se mit en branle sans qu'aucun ordre ait été donné, et Justin dut empoigner vivement les rênes du traîneau pour retenir les chiens.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Mary d'une petite voix tremblante.

Justin comprit que sa sœur était aussi effrayée que lui. Il remonta sur le marchepied du traîneau.

- Nous devrions repartir, suggéra-t-il. Il faut trouver papa.

Mary secoua la tête en tenant sa capuche à deux mains :

- Il vaudrait peut-être mieux rester là. Comme ça, papa pourra nous rejoindre plus facilement.

Justin contempla sa sœur pendant un long moment. Quelque chose en elle avait changé. Il réalisa alors que ses taches de rousseur avaient disparu sous l'effet du gel !

- Il fait trop froid pour qu'on reste sur place, dit-il. Bougeons un peu, ça va nous réchauffer.

Justin aida sa sœur à se hisser sur le traîneau. Mary avait onze ans. Il était son aîné d'un an seulement,

mais il était fort et athlétique autant qu'elle était petite et menue.

Les chiens aboyèrent furieusement, leurs pattes raclant la surface glacée. Mary attrapa les sangles qui maintenaient le matériel sur le traîneau.

- Je hais l'Antarctique ! gémit-elle. Tu ne peux savoir à quel point je hais tout ça !

« Oh, oh, ça va mal, songea Justin. Quand Mary commence à se plaindre, rien ni personne ne peut l'arrêter. »

- Ça va s'arranger, s'empressa-t-il de répondre. Tout ira pour le mieux dès que nous aurons retrouvé papa. Et là... en route pour de nouvelles aventures !

- Je hais les aventures ! répliqua Mary. Autant que je hais l'Antarctique ! Je n'arrive pas à croire que papa nous ait entraînés dans cet horrible endroit... tout ça pour nous perdre !

Justin leva les yeux au ciel. Le soleil déclinant projetait de longs faisceaux dorés sur la banquise.

- On va très vite retrouver papa, assura-t-il. J'en suis persuadé.

Sur ces mots, Justin abaissa sa capuche sur son front.

-Allons-y, sinon on va geler sur place...

Il fit claquer le fouet au-dessus des six chiens de l'attelage. Ils s'élancèrent aussitôt en aboyant et le traîneau fit un grand bond en avant.

Surpris par le mouvement brusque, Justin sentit qu'il perdait l'équilibre.

- Oooh !

Il tenta désespérément de se raccrocher à la barre devant lui et la manqua.

Justin s'affala lourdement sur le sol gelé. La violence de l'impact lui coupa un instant le souffle. Engoncé dans ses vêtements polaires, il se débattit rageusement pendant un bon moment avant de parvenir à se redresser. On aurait dit un insecte retourné sur sa carapace.

Justin cligna des yeux, ébloui par le scintillement de l'étendue de glace autour de lui. Le traîneau s'éloignait à vive allure.

Les appels désespérés de sa sœur lui parvinrent, portés par la bourrasque :

- Justin ! Je ne peux pas m'arrêter !

- Mary ! hurla-t-il.

- Au secours ! Au secours !

Mais les cris de Mary se perdaient déjà dans le lointain.

Justin bondit sur ses pieds et s'élança à la poursuite du traîneau. Il s'affala encore, tête la première cette fois-ci.

« Impossible de courir avec ces raquettes, réalisa-t-il. C'est aussi dur qu'avec des palmes. »

Pourtant, il n'avait pas le choix. Alors il se releva et repartit au pas de course. Il devait rattraper le traîneau. Il ne pouvait pas abandonner sa sœur dans ce désert de glace.

- J'arrive, Mary ! J'arrive ! hurla-t-il.

Giflé par les bourrasques tourbillonnantes, Justin fonça droit devant lui en levant haut les jambes. De temps à autre, il scrutait l'horizon. Le traîneau n'était plus qu'un point noir qui allait toujours en se rétrécissant.

- Mary ! Arrête-le ! Actionne le frein, vite !

Justin savait qu'elle ne pouvait plus l'entendre.

Son cœur battait à tout rompre. Une violente douleur lui vrillait le côté et ses jambes rechignaient peu à peu à soulever les lourdes raquettes. Mais il continua sans ralentir un seul instant.

Quand il leva de nouveau les yeux, le traîneau semblait avoir grossi.

- Quoi ?

Son cri de surprise se condensa aussitôt en un jet de vapeur qui jaillit de sa bouche.

« L'aurais-je rattrapé ? »

Oui ! Justin pouvait à présent apercevoir sa petite sœur qui agitait frénétiquement les bras.

- Co... comment as-tu fait pour arrêter le traîneau ? bégaya-t-il, à bout de souffle, en arrivant près d'elle.

- Je n'ai rien fait, répondit-elle.

Une expression de terreur agrandissait les yeux bleus de Mary. Son menton tremblait légèrement.

- Mais...

- Il s'est arrêté tout seul, le coupa-t-elle. Les chiens... Ils ont stoppé net. Justin, j'ai peur. Regarde-les.

Elle les désigna d'une main hésitante. La meute était allongée, tête basse. Blottis les uns contre les autres, les chiens gémissaient doucement.

« Quelque chose les effraie », réalisa Justin.

Lui-même n'était guère rassuré. Il regarda lentement les environs.

- Ils ne veulent plus bouger, intervint Mary. Qu'est-ce que nous allons faire ?

Justin ne répondit pas. Toute son attention était concentrée sur ce qu'il venait d'apercevoir. Une vision stupéfiante...

C'était un lac bleu formant un cercle parfait, comme si une main humaine l'avait découpé dans la glace. La surface miroitante reflétait le bleu du ciel.

- Oh ! s'exclama Mary. C'est incroyable !

Elle venait de l'apercevoir à son tour. Au centre du lac, posée sur un bloc de glace, une créature les observait. C'était un lamantin. Un lamantin bleu !

- Je suis sûr que c'est celui que papa recherche ! s'exclama Justin.

Il se rapprocha de sa sœur et tous deux contemplèrent, émerveillés, la bête légendaire.

- C'est le seul lion de mer bleu qui existe, murmura Mary. Tout le monde croyait que c'était une légende.

« Où est papa ? se demanda Justin, incapable de détourner les yeux du gigantesque animal. C'est impossible qu'il puisse le manquer. Il nous a traînés au fin fond de l'Antarctique pour vérifier si la légende était vraie, et maintenant il s'est perdu... »

- Tu crois qu'on peut s'en approcher ? demanda

Mary. On le verrait mieux si on s'avançait au bord du lac.

Justin esquissa une grimace :

- Je ne sais pas... Papa nous a prévenus qu'il possédait d'étranges pouvoirs. Mieux vaut rester là.

- Mais moi, je veux le voir de plus près ! protesta Mary.

Elle fit résolument un pas en direction de la créature... et s'arrêta.

Un grondement sourd venait de retentir. Le bruit s'amplifia rapidement.

- D'où ça vient ? chuchota Mary, les yeux luisant de peur.

- C'est peut-être le lion de mer qui rugit ? suggéra Justin.

Non... Le bruit ressemblait plutôt à un roulement de tonnerre... Venant de sous leurs pieds. Cette fois, le sol trembla et il y eut un craquement sinistre.

Justin lâcha un cri de surprise en apercevant une longue fissure qui courait sur la glace. Il entraîna aussitôt sa sœur sur le traîneau.

- Que se passe-t-il ? cria Mary.

Un nouveau grondement couvrit sa voix et une violente secousse agita le traîneau. Les craquements de la glace se mêlèrent au tumulte. Les fissures couraient dans tous les sens.

Le lion de mer, perché sur son bloc de glace, au centre du petit lac circulaire, les observait toujours, d'un air tranquille.

Le traîneau fut soudain ballotté de part et d'autre, et Justin dut empoigner les sangles pour ne pas être propulsé au-dehors. Il comprit alors que le morceau de glace où ils se tenaient s'était détaché de la banquise.

« C'est l'océan ! réalisa Justin avec effroi. Il y a l'océan sous cette glace ! »

- On... on s'éloigne ! cria soudain Mary.

Des vagues s'engouffrèrent sous le bloc de glace et un violent courant les emporta bientôt. La meute poussa une longue plainte qui se perdit dans le vacarme des flots déchaînés.

Justin et Mary, agrippés aux sangles du traîneau, luttèrent pour ne pas chavirer.

Le lamantin bleu disparut bientôt dans le lointain, tandis que les enfants flottaient au hasard sur cette mer glacée...



- Que se passe-t-il ensuite, papa ? le pressai-je.
- Oh oui ! Ne t'arrête pas maintenant, plaida Mary. Tu ne vas pas nous laisser sur un bloc de glace ! Continue l'histoire, s'il te plaît.

Je remontai le duvet sous mon menton. Face à notre tente, le feu de camp ronronnait doucement. Le bourdonnement des insectes nocturnes résonnait dans la forêt environnante.

Je jetai un coup d'œil à l'extérieur. Les arbres n'étaient plus que des silhouettes noires et immobiles. Je distinguais un pan de ciel plombé, sans lune ni étoiles.

« Il n'y a rien de plus angoissant qu'une forêt la nuit », me dis-je.

Une petite lampe à gaz dispensait une lumière orangée qui, hélas, ne nous réchauffait guère.

Mon père referma le dernier bouton de sa che-

mise. Quand nous avons pris place dans la tente après dîner, la température était encore agréable. Mais à présent un froid humide s'était abattu sur nous.

- C'est tout pour ce soir, déclara papa en bâillant.

- Que se passe-t-il après ? insista Mary. Continue ton histoire, s'il te plaît !

- Oui, renchéris-je. Est-ce qu'on dérive longtemps ? Comment s'en sort-on ? Est-ce que tu viens nous sauver ?

Mon père haussa ses larges épaules d'un air indifférent. Avec sa chemise en laine de couleur rouille et sa barbe, il ressemblait à un gros ours brun.

- Je n'en sais rien, répondit-il. Je ne sais pas ce qui vous arrive ensuite.

Il se pencha en soufflant pour attraper son sac de couchage. Mon père est du genre bedonnant et il a beaucoup de mal à se pencher en avant. Il déroula son duvet sur le sol de la tente.

- Je n'ai pas encore réfléchi à la fin de cette histoire, reprit-il sur un ton las. Peut-être vais-je en rêver cette nuit et je continuerai demain soir...

Je poussai un grognement exaspéré. Mary et moi, on déteste que notre père s'arrête au milieu d'une histoire. À chaque fois, c'est pareil : il nous abandonne en plein danger, et l'on doit parfois attendre

plusieurs jours avant de savoir si l'on va survivre. Papa ôta ses chaussures de randonnée et se glissa, non sans peine, dans son sac de couchage.

- Bonne nuit à tous, dit Mary en étouffant un bâillement. Je suis fatiguée.

Moi aussi, j'étais épuisé. Nous avions marché dans la forêt toute la journée, nous frayant un passage entre les arbres, les amas de roches et les buissons de ronces.

Mon père désigna la lampe à gaz :

- Justin, sois gentil. Éteins-la maintenant.

- Pas de problème...

Je me penchai pour l'atteindre et... la renversai d'un revers de main.

En l'espace de quelques secondes, la tente fut la proie des flammes !

Je poussai un hurlement suraigu et luttai pour m'extirper de mon sac de couchage. Papa se redressa d'un bond. Je ne l'aurais jamais cru capable d'être si rapide.

Il empoigna l'extrémité de son tapis de sol et étouffa aussitôt les flammes naissantes.

- Désolé, Papa, dis-je d'un air contrit en parvenant enfin à sortir de mon duvet.

Heureusement, le feu n'avait attaqué qu'un seul pan de la tente.

Mon imagination me joue parfois des tours : je nous voyais déjà cernés par un gigantesque incendie. Je tiens cela de mon père. Ça a parfois de bons côtés, mais le plus souvent j'envisage le pire. J'étais encore sous le choc et tremblais de tous mes membres.

- Désolé, répétai-je.

- Il s'en est fallu de peu ! commenta Mary en colère. Justin, tu n'es qu'un nul !

Elle avait rampé vers la sortie et s'apprêtait à fuir. Papa haussa les épaules avec fatalisme.

- Ça n'a fait qu'un petit trou, nous rassura-t-il. Tenez, regardez, je vais le boucher avec ça... et je réparerai demain matin.

Il commença à masquer les dégâts avec son tapis de sol.

- Ça brûle plutôt vite, murmurai-je.

Pour toute réponse, papa émit un grognement.

- J'aurais détesté me retrouver à la belle étoile en pleine forêt, annonça Mary. Surtout dans cette contrée sauvage.

- Tout va bien, dit mon père en continuant de bricoler le pan de tente. Et pourtant, ce n'est pas grâce à vous.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? m'étonnai-je.

- Vous ne m'avez pas beaucoup aidé jusqu'ici, tous les deux, fit-il remarquer.

- Moi, je n'ai rien fait de mal ! protesta Mary. En tout cas, ce n'est pas moi qui ai essayé d'incendier la tente !

- Ce matin, tu t'es éloignée et tu t'es perdue, lui rappela papa.

- J'ai cru voir une bête sauvage, répondit Mary avec une moue boudeuse.

- C'était sans doute un écureuil..., ou bien son ombre, plaisantai-je pour la taquiner.

- Oh ! Laisse-moi tranquille ! grommela Mary.

- Et ce soir, vous n'avez pas voulu préparer le feu de camp, nous reprocha papa.

- On était fatigués, plaidai-je.

- Et on ne savait pas où trouver du bois, ajouta Mary.

- Quoi ? s'écria mon père, en colère. Vous ne saviez pas où trouver du bois ? En pleine forêt ? Vous avez essayé de regarder par terre ?

Il devait être à bout de nerfs pour s'emporter aussi vite. Mais il avait raison : Mary et moi ne faisons pas grand-chose pour l'aider.

Ce voyage était très important pour lui. Et puis c'était gentil de sa part de nous avoir emmenés.

Mon père s'appelle Richard Clarke. C'est un écrivain célèbre, un grand romancier et aussi un conteur réputé. Il est toujours en quête de nouvelles histoires.

Il parcourt le monde à la recherche de légendes de toutes sortes qu'il rassemble ensuite dans des livres. Il a publié une dizaine d'ouvrages de contes et de légendes, et beaucoup d'universités lui demandent de donner des conférences.

Il a déjà fait de fabuleux voyages. Mais celui-ci avait une valeur particulière pour lui. C'est comme

ça que nous avons atterri dans cette forêt de Brovanie, au cœur de l'Europe de l'Est.

Papa voulait garder le secret sur le but de ce périple, mais il n'avait pu s'empêcher de nous le dévoiler ce matin, pendant que nous cheminions dans la forêt...

- Nous sommes venus en Brovanie pour tenter de retrouver le manuscrit de la Légende perdue, nous avait-il expliqué tout en extirpant un hanneton qui s'était niché dans sa barbe. Personne ne l'a vu depuis plus de cinq cents ans. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il est conservé dans un vieux coffre en argent.

- Ouaah ! Ça, c'est bien ! s'était exclamée Mary, qui traînait derrière nous.

Elle ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour cueillir des fleurs ou admirer des insectes, et nous devions l'attendre.

- De quoi parle cette légende ? avais-je demandé. Mon père avait ajusté les sangles de son sac à dos sur ses épaules et s'était emparé de son coupe-coupe.

- Nul ne le sait, avait-il répondu en entreprenant de se frayer un passage au cœur d'un buisson d'épineux qui nous barrait le passage.

La forêt était dense. Les rayons du soleil ne par-

venaient pas à percer l'épaisse voûte de feuillage, et bien qu'il fût encore tôt dans la matinée, le sous-bois était plongé dans l'obscurité.

- Si nous mettons la main sur ce manuscrit, notre vie changera du tout au tout, avait dit mon père mystérieusement.

- Pourquoi ? m'étais-je étonné.

L'expression de son visage était devenue soudain très grave :

- Il vaut une véritable fortune. Le monde entier sera curieux de le découvrir. Personne ne sait qui l'a écrit, ni même de quoi il parle, avait-il déclaré solennellement.

J'avais repensé à cela tout l'après-midi. Et si c'était moi qui le trouvais ?

Si je découvrais le coffre en argent ? Peut-être était-il caché sous des rochers ou bien enfoui dans le sol avec juste une poignée qui dépassait de la terre ?

Ce serait plutôt chouette comme expérience, et mon père serait sûrement fou de joie. Nous serions riches et célèbres ! Je deviendrais un véritable héros !

Voilà quelles avaient été mes pensées. Mais pour l'instant, je n'avais rien d'un héros. Mon seul exploit était d'avoir failli incendier la tente. Et papa se plaignait que nous ne l'aidions pas...

« Demain, c'est promis, je me montrerai utile », décidai-je en me blottissant dans mon duvet.

À l'autre bout de la tente, le ronflement régulier de mon père s'élevait déjà. Il est capable de s'endormir en quelques secondes. Et il a le sommeil si lourd que seuls des coups de canon pourraient le réveiller, et encore !

C'est tout le contraire pour Mary et moi. Nous mettons des heures à trouver le sommeil, et au moindre bruit, nos yeux sont grands ouverts !

Pour l'instant, j'étais allongé sur le dos à contempler le toit de la tente, m'efforçant de ne penser à rien. Concentré sur un unique objectif : dormir... dormir... dormir.

J'avais pratiquement atteint mon but quand une longue plainte s'éleva dans la nuit.

C'était une plainte rageuse, menaçante. Là ! À quelques mètres de notre tente. Je me redressai d'un bond, sur le qui-vive.

Ce qu'il y avait au-dehors n'était pas une créature de légende inventée par l'imagination fertile de mon père.

C'était une bête sauvage bien réelle...



L'air de la tente semblait gelé. Je réalisai alors que j'étais en sueur.

Je dressai l'oreille, et j'entendis un grognement ainsi que des craquements sourds sur le tapis de feuilles de la forêt.

Le cœur battant, je fis lentement glisser la fermeture Éclair de mon sac de couchage. J'allai m'en extirper quand quelqu'un me bouscula.

- Papa... ?

Non. Il ronflait toujours au fond de la tente.

Il fallait autre chose qu'un hurlement terrifiant pour le réveiller, lui !

- Mary ? chuchotai-je.

- Chuuut ! m'intima-t-elle en rampant vers l'entrée de la tente. J'ai entendu, moi aussi.

Je me glissai vivement à ses côtés.

- On aurait dit une bête sauvage, murmura-t-elle.

- C'est peut-être un loup-garou !

Je me laissais emporter par mon imagination...

Mais les loups-garous n'étaient-ils pas censés vivre au plus profond des forêts d'Europe de l'Est ? C'est toujours là que se situent les vieux films avec ces monstres : dans des forêts comme celle où nous étions en ce moment.

Un grognement s'éleva de nouveau.

J'ouvris d'un geste brusque le pan de toile qui fermait la tente et un souffle d'air glacé s'y engouffra aussitôt.

Je scrutai les ténèbres. La brume s'était installée sur la petite clairière où nous avions établi notre campement. De pâles rayons de lune enveloppaient les arbres environnants d'un halo fantomatique.

- Qu'est-ce que c'est ? chuchota Mary derrière moi. Tu vois quelque chose ?

Je n'apercevais aucun animal..., rien que de longs rubans de brouillard qui glissaient au ras du sol comme des serpents.

- Rentre vite ! ordonna Mary.

Je perçus d'autres raclements et un souffle rauque.

- Allez ! Rentre !

- Attends...

Je voulais absolument savoir ce qu'il y avait au-dehors, ce qui faisait tous ces bruits. C'était plus fort que moi, il fallait que je sache. Je me penchai

à l'extérieur et réprimai un frisson : décidément, l'air était humide et glacé. Je sortis et sursautai au contact de la terre gelée. J'avançai d'un pas, retenant ma respiration.

C'est alors que je vis la créature.

C'était un chien. Un gros chien de la taille d'un berger allemand, mais avec un long pelage blanc qui prenait des reflets argentés sous les rayons de la lune.

Le chien reniflait le sol. Tandis que je l'observais, il releva la tête et m'aperçut. Il se mit alors à battre joyeusement de la queue.

J'adore les chiens. Je les ai toujours adorés. Sans réfléchir plus longtemps, je tendis la main pour le flatter.

- Non ! Ne fais pas ça ! hurla Mary, paniquée.



Trop tard...

J'étais déjà à genoux et caressais l'animal. Sa fourrure était douce et épaisse, malgré les feuilles et les brindilles qui s'y étaient accrochées. Le chien battait furieusement de la queue. Je lui flattai la tête et il leva les yeux vers moi.

- Oh ! m'exclamai-je. Il a un œil brun et l'autre bleu !

- C'est peut-être un loup ! s'inquiéta Mary.

Elle avait hasardé un pied en dehors de la tente, mais elle restait accrochée à la toile, prête à s'y réfugier au moindre signe de danger.

- C e n'est pas un loup, c'est un chien..., enfin, je crois.

Je l'examinai de plus près.

- Il est bien trop gentil pour que ce soit un loup, ajoutai-je.

Je continuai de lui flatter la tête et caressai son poitrail. Au passage, j'ôtai quelques brindilles. Le chien semblait beaucoup apprécier ces marques d'affection.

- Que fait-il tout seul dehors ? demanda Mary. C'est sans doute un chien sauvage. Il peut être dangereux, tu ne crois pas ?

L'animal lécha ma main en guise de réponse.

- Je ne crois pas.

- Il fait peut-être partie d'une meute, renchérit Mary.

Elle osa lâcher la toile de tente et fit un pas dans ma direction.

- Il fait peut-être partie d'une meute et les autres l'ont envoyé en éclaireur. Et s'il y en avait des centaines, tapis autour de nous ? poursuivait Mary, emportée par son imagination.

Je me redressai et scrutai les environs. À travers la brume je n'entrevois que la silhouette noire des arbres qui bordaient la clairière. Une demi-lune aux contours rendus hésitants par le brouillard flottait au-dessus du feuillage. J'écoutai, attentif..., le silence.

- Je pense qu'il est tout seul, déclarai-je.

Mary posa un regard soupçonneux sur l'animal :

- Tu te souviens de l'histoire du chien-fantôme ? Celle que nous a racontée papa ? Tu t'en souviens ?

Ce chien qui apparaissait devant la maison des gens. Il était tout petit et si mignon. Il tournait la tête sur le côté et couinait : « Hi-hi-hi ». On aurait cru qu'il riait. Alors les gens craquaient et l'emportaient chez eux. Et là, il se mettait à aboyer. Il appelait les autres chiens-fantômes. Mais ceux-là étaient gros et féroces. Ils tournaient autour des gens et ils les dévoraient. Et la dernière chose que voyaient ces personnes, c'était le petit chien, la tête penchée sur le côté, qui riait : « Hi-hi-hi ». Tu te souviens de cette histoire ?

- Non , répondis-je. Et ce n'est pas une histoire de papa. Elle est trop nulle. À mon avis, tu viens de l'inventer.

Mary se prend pour une grande conteuse, comme mon père, mais ses histoires sont plutôt stupides. Franchement, qui a jamais entendu parler d'un chien qui rit ?

Elle s'avança encore vers nous. Je frissonnai. L'air humide et glacial pénétrait insidieusement sous les pans de mon pyjama.

- Si c'est un chien sauvage, il est sans doute dangereux, insista Mary.

- Non , il est gentil, affirmai-je en caressant la tête de l'animal.

Comme ma main descendait lentement le long de son cou, je sentis quelque chose de dur. Au début,

je crus qu'il s'agissait encore d'une brindille. J'em-
poignai l'objet. C'était un collier. Un collier de
cuir.

- Il n'est pas sauvage, annonçai-je. Il a un collier.
Il doit appartenir à quelqu'un.

- Alors c'est qu'il s'est enfui et qu'il est perdu,
suggéra ma sœur en s'agenouillant à ses côtés. Et
son maître le cherche peut-être dans la forêt.

- Peut-être...

Je fouillai l'épaisse fourrure pour extirper le col-
lier. Le chien lécha ma main au passage.

- A-t-il une plaque d'identité ? demanda Mary.

- C'est ce que je cherche, répondis-je. Hé ! At-
tends ! Quelque chose est coincé sous le collier.
Je sortis un petit rouleau de papier que je dépliai.

- Est-ce qu'il y a l'adresse du propriétaire ou un
numéro de téléphone ? demanda Mary.

J'approchai le papier de mes yeux et tentai de le
déchiffrer dans la pénombre.

- Alors ? Qu'est-ce que ça dit ? me pressa Mary.
Je lus le message pour moi-même et poussai un
cri de surprise.



- Qu'est-ce que ça dit ? s'impatienta ma sœur.
Mary tenta de m'arracher le papier des mains,
mais je l'éloignai vivement.

- C'est un message, la renseignai-je.
Je le portai de nouveau devant mes yeux pour le
lire à haute voix :

- « Je sais pourquoi vous êtes ici. Suivez Vif-Argent. »

- Vif-Argent ? répéta Mary.
À ces mots, le chien dressa l'oreille.

- Il connaît son nom, dis-je.
Je tournai le papier dans tous les sens pour m'assurer qu'il n'y avait rien d'autre. Non... c'était tout. Aucune signature.

Mary s'empara du message et le parcourut rapidement des yeux.

- « Je sais pourquoi vous êtes ici », répéta-t-elle.

Le brouillard qui s'enroulait autour de nous me glaçait jusqu'aux os.

- Il faut montrer ça à papa, décidai-je.

Mary approuva d'un bref hochement de tête. Nous nous précipitâmes dans la tente. Avant d'entrer, je jetai un rapide coup d'œil vers le chien, de crainte qu'il ne s'éloigne. Il s'était approché d'un arbuste et reniflait les racines.

Je m'agenouillai et me penchai sur mon père. Il était couché sur le dos, profondément endormi, et ronflait doucement.

- Papa ? Papa ? appelai-je.

Il ne broncha même pas.

- Papa ! Réveille-toi ! C'est important ! Papa ?

Mary s'était jointe à moi, mais ça ne suffisait pas.

- Tire-lui la barbe, suggéra ma sœur. Ça marche parfois.

Je m'exécutai, sans succès. Je plaçai mes mains en porte-voix et lui hurlai à l'oreille :

- Papa ! Debout !

Rien à faire... Je le saisis par les épaules et le secouai comme un prunier.

- Papa ! Réveille-toi ! hurla à son tour Mary de sa voix suraiguë.

Cette fois, mon père émit un vague grognement.

- Ça marche ! m'écriai-je. Papa !

Mais il roula sur le côté et se remit à ronfler. Je

me tournai vers ma sœur, découragé. Elle regardait au-dehors.

- Le chien s'en va, annonça-t-elle. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Habille-toi ! ordonnai-je. Vite !

J'enfilai à la hâte mon jean et mes pulls. Mary m'imita. Au moment de mettre mes chaussures, je découvris un nœud sur un lacet qui me fit perdre de précieuses secondes. Le temps de le défaire, Mary avait déjà quitté la tente.

- Où est Vif-Argent ? demandai-je en la rattrapant. Elle désigna l'épaisse chape de brouillard. Des nuages masquaient la lune et l'obscurité était totale. Je repérai malgré tout une tache blanche qui s'éloignait vers les arbres.

- Vite ! Il faut le suivre ! m'exclamai-je.

J'allai m'élancer à travers la clairière quand Mary me retint par le bras.

- Pas sans papa ! On ne peut pas !

- Mais quelqu'un nous propose de l'aide ! protestai-je. Des gens savent où est la Légende perdue. Ils ont envoyé leur chien pour nous y conduire.

- Oui, mais c'est peut-être un piège...

- Mary !

Je scrutai l'écran de brume. Où était le chien ? Je l'apercevais à peine. Il avait déjà atteint les limites de la clairière.

- Tu te souviens de l'histoire du Singe de la Forêt ? demanda Mary. Ce singe qui semait des fleurs et des bonbons dans les bois ? Et quand les enfants suivaient la piste, elle les menait jusqu'au Gouffre sans Fond. Et ils y restaient prisonniers pour toujours...

- Mary, s'il te plaît, l'implorai-je en levant les yeux au ciel. Ce n'est pas le moment de raconter des histoires ! Vif-Argent va s'enfuir !

- Mais papa ne veut pas qu'on s'éloigne seuls dans la forêt. Je sais qu'il ne veut pas. Si on fait ça, on aura des ennuis.

- Peut-être, mais si on découvre le manuscrit, je ne pense pas qu'il nous en voudra...

- Non ! affirma Mary, les bras croisés sur sa poitrine. On ne peut pas partir ! On n'a pas le droit ! Alors je secouai la tête d'un air dépité :

- Tu as raison, soupirai-je. Oublions tout ça. Oublions la Légende perdue et retournons plutôt nous coucher.

Je pris ma sœur par l'épaule et la tirai doucement vers la tente, résigné.



- Non, mais tu es fou ? s'exclama Mary en dégageant son bras. Je plaisantais ! On ne peut pas abandonner le chien ! Il va nous conduire à la Légende perdue !

Elle me poussa dans le dos et fila aussitôt à travers la clairière. Je m'élançai à sa suite en m'efforçant de contenir le sourire ravi qui éclairait mon visage.

J'avais été sûr que ma ruse marcherait.

C'est simple, elle fonctionne toujours avec ma sœur : quand je veux qu'elle fasse quelque chose, il me suffit de dire : « Ne le faisons pas. » Et là, je sais qu'elle va me contredire. Mary est si facile à manipuler.

- Papa s'est plaint que nous ne l'aidions pas, murmura-t-elle. Il nous a grondés parce qu'on l'a laissé préparer le feu de camp tout seul. Mais si nous

trouvons la Légende perdue, là, nous lui aurons donné un sérieux coup de main !

- Oui, un sérieux coup de main ! approuvai-je.

Je nous imaginai déjà, Mary et moi, transportant le coffre en argent. Je voyais le visage ahuri de mon père découvrant les vieux parchemins, puis sa joie.

Je nous voyais tous les trois à la télévision, moi expliquant au présentateur comment nous avions trouvé le précieux manuscrit sans l'aide de mon père.

Je m'arrêtai soudain à hauteur des arbres.

- Il y a juste un petit problème, annonçai-je.

- Quoi ? s'alarma Mary.

- Où est le chien ?

Mary regarda autour d'elle. Je scrutai moi aussi les ténèbres : Vif-Argent avait disparu.



Le brouillard s'accrochait aux branchages et masquait la lune.

Nous essayions de percer l'obscurité environnante, dressant l'oreille. Au bout de quelques secondes, je poussai un soupir, déçu :

- On dirait que notre aventure se termine avant même de commencer, murmurai-je.

J'avais tort. Un aboiement sonore nous fit sursauter.

- Eh ! m'exclamai-je. Il est par là !

Vif-Argent aboya encore. Il nous appelait !

Nous entrâmes dans la forêt, guidés par sa voix.

Nos chaussures s'enfoncèrent dans le tapis de feuilles mortes qui recouvrait le sol. Une fois sous l'épaisse frondaison, les ténèbres nous engloutirent.

- Ne t'éloigne pas trop de moi, supplia Mary. Je n'y vois rien...

- Nous aurions dû emporter une lampe-torche. Nous sommes partis trop vite et je n'y ai pas pensé. Je m'arrêtai, alerté par un craquement sec, suivi de bruit de pattes sur l'humus.

- Par là ! intimai-je à Mary. Vif-Argent est dans cette direction !

Je ne pouvais pas le voir, mais je l'entendais clairement qui se déplaçait dans le sous-bois, quelque part sur notre gauche.

Nous empruntâmes un étroit sentier qui serpentait entre les arbres. Le sol devint dur sous nos pieds. Nous avançons, les bras levés devant nos visages pour nous protéger des branches basses.

- Ouille !

Je venais de m'égratigner la main.

- Où ce chien nous emmène-t-il ? s'inquiéta Mary. Elle s'efforçait de conserver son calme, mais le léger tremblement de sa voix trahissait son émotion.

- Il nous conduit à quelqu'un qui va nous aider, la rassurai-je. Bientôt, nous serons riches et célèbres... Aïe !

J'extirpai une écharde de mon poignet. J'espérai de toutes mes forces avoir raison. « Pourvu que le message ait dit vrai et que le chien nous conduise dans un lieu sûr », pensai-je.

Droit devant, les bruits changèrent brusquement

de direction. Je n'apercevais plus le sentier. En fait, on n'y voyait pas à deux mètres !

Nous progressions à l'aveuglette à travers d'épais fourrés.

- Il va de plus en plus vite, chuchota Mary.

Elle avait raison : le chien accélérait l'allure. Je percevais à présent sa respiration haletante. Il nous fallut hâter le pas pour éviter de le perdre.

Soudain, un bruissement soyeux nous entoura : des battements d'ailes ! Par réflexe, je baissai la tête. Le bruit diminua rapidement d'intensité.

- C'étaient des oiseaux ? demanda Mary.

Elle avala sa salive et ajouta d'une voix craintive :

- Ou peut-être des chauves-souris ?

Je frissonnai malgré moi.

- C'étaient des oiseaux ! affirmai-je avec conviction. Ça ne pouvait être que ça !

- Et depuis quand les oiseaux volent-ils la nuit ? objecta ma sœur.

Je préfèrai ne pas répondre. A la place, je me concentrai sur la progression du chien, ou plutôt sur ce que j'en devinais. Il semblait avoir ralenti. Nous suivîmes un petit chemin entre les arbres qui déboucha bientôt sur une vaste clairière. Le rideau nuageux se déchira et les brins d'herbe s'illuminèrent sous les rayons de lune.

Je levai les yeux... et poussai un cri horrifié.

Mary enfonça ses ongles dans mon bras.

- C'est impossible ! m'exclamai-je.

Je contemplai, interdit, la créature qui se tenait à quelques mètres de nous. Ce n'était pas Vif-Argent. Ce n'était même pas un chien.

C'était un grand cerf à la robe marron et noir. Un cerf dont les bois majestueux se dressaient vers le ciel.

Nous avons suivi le mauvais animal. Et maintenant, nous étions perdus dans la forêt... irrémédiablement !



Le grand cerfnous regarda, puis tourna les talons. Il traversa la clairière et disparut entre les arbres. Je le regardai s'éloigner, tétanisé, et me tournai vers Mary.

- On... on a fait une grosse erreur, parvins-je à articuler. Je croyais qu'il s'agissait du chien. Je te jure!

- Il ne faut pas paniquer ! répondit Mary en venant se blottir contre moi.

Une rafale de vent agita les hautes herbes et une longue plainte siffla dans les branchages derrière nous. Je m'efforçai de l'ignorer.

- T u as raison. Ne paniquons pas, approuvai-je. Pourtant mes jambes flageolaient et ma bouche était sèche comme un vieux buvard.

- Rebroussons chemin, suggéra Mary. Nous n'avons pas marché bien longtemps. Nous devrions facilement retrouver la tente.

- Par où sommes-nous arrivés ? demanda Mary après avoir regardé les alentours.

Je tournai la tête dans tous les sens.

- Parla ?... Non... Parla ?

Je ne savais plus.

- Nous devrions peut-être nous inquiéter, admis-je finalement.

- Pourquoi a-t-on fait ça ? se lamenta Mary. Pourquoi a-t-on été si stupides ?

- Nous voulions aider papa, lui rappelai-je.

- Et maintenant, nous ne le verrons plus jamais ! J'aurais aimé trouver des arguments pour la rassurer, mais mon esprit restait désespérément vide.

- Cette forêt s'étend sur des kilomètres ! s'énervait-elle. Le pays tout entier est probablement couvert de forêt. Personne ne viendra à notre aide. Nous finirons dévorés par des ours avant qu'on nous retrouve !

- Ne parle pas d'ours ! suppliai-je. Il n'y en a pas dans ces bois..., enfin, j'espère.

Rien qu'à cette idée, une bouffée d'angoisse me saisit. Papa nous avait raconté tellement d'histoires où des enfants finissaient dévorés par des ours... A une époque, c'était une de ses fins préférées. En tout cas, ce n'était pas la mienne.

Le vent tourna, balayant les hautes herbes. Une fois encore, je perçus des bruissements d'ailes.

Et, couvrant ce bruit, un autre son, plus rauque. Non... Je devais rêver. Je dressai néanmoins l'oreille et l'entendis encore ! Était-ce réellement un aboiement ?

Je me tournai vers Mary. A en juger par son air réjoui, elle aussi l'avait entendu.

- C'est Vif-Argent ! s'écria-t-elle. Il nous appelle ! Une longue série d'aboiements sonores s'éleva alors des bois. Pas de doutes, il nous appelait !

Nous fonçâmes sans plus tarder dans cette direction, slalomant entre les arbres et évitant les buissons, plus vite, de plus en plus vite, jusqu'à ce que le sol disparaisse sous nos pieds. Et là, ce fut la chute !

Une longue chute sans fin.

- Oh nooon ! hurlai-je. C'est le Gouffre sans Fooond !

J'atterris lourdement et m'affalai de tout mon long.

- Ooouf! lâchai-je, le souffle coupé.

Finalement, ce gouffre avait un fond. Et même un fond assez dur...

Je cherchai Mary. Elle s'était déjà redressée et essuyait la terre qui maculait son jean.

- Qu'est-ce que tu as crié ? demanda-t-elle. Je n'ai pas très bien entendu.

- Rien... Rien, marmonnai-je. C'était un cri, c'est tout.

Je regardai derrière nous. Nous avions chuté d'à peine deux mètres.

Ce n'était pas exactement ce qu'on pouvait appeler un gouffre sans fond.

Je me détournai légèrement sous prétexte de brosser mes vêtements, et masquai de la sorte mon embarras.

Nous escaladâmes sans peine la petite butte au bas de laquelle nous étions tombés. Vif-Argent nous attendait. Ses yeux marron et bleu semblaient nous dire : « Alors, les gosses ? On a du mal à suivre ? »

À peine l'avions-nous rejoint qu'il repartit en battant joyeusement de la queue. Mais il se retournait régulièrement pour s'assurer que nous étions toujours là.

J'étais encore sous le choc de notre chute. Même si nous n'étions pas tombés de très haut, mon cœur continuait de battre la chamade.

« Papa et ses histoires de dingue, me dis-je en secouant la tête. Un Gouffre sans Fond... Quelle idée... Enfin... Ce n'était pas plus absurde que de suivre un grand chien blanc au cœur de la forêt brovanienne, de surcroît en pleine nuit. »

Mary et moi aurions au moins une belle histoire à raconter à notre retour. Ça pourrait s'appeler : « La Légende des deux idiots » À moins que nous ne découvrions le coffre en argent qui nous rendrait riches et célèbres.

Telles étaient mes pensées tandis que nous suivions Vif-Argent sur un petit sentier. L'animal bondissait sans peine par-dessus les fourrés et les troncs d'arbres morts et nous devions courir derrière lui pour ne pas le perdre de vue.

Bientôt, le chemin déboucha dans une vaste clairière. Le chien fila en direction d'une petite cabane en rondins, éclairée par la lune.

La cabane avait un toit de tuiles rouges. La façade était percée d'une seule fenêtre. Une cheminée de pierre se dressait à l'extérieur, sur le flanc gauche. Ça devait être une sorte de barbecue. A côté, il y avait un tas de bûches soigneusement rangées. Aucune lumière ne filtrait par la fenêtre. La maison semblait inoccupée.

Vif-Argent poussa la porte avec sa tête et disparut à l'intérieur.

Mary et moi hésitions à l'orée des bois. On regardait la petite maison, attendant que quelqu'un en sorte. La porte était restée entrebâillée.

Nous fîmes timidement quelques pas en direction de la cabane.

- C'est là qu'il voulait nous conduire, chuchota Mary. À la manière dont il s'est précipité dans la maison, Vif-Argent semblait content de l'avoir retrouvée. Tu crois qu'il y a quelqu'un là-dedans qui va nous aider ?

- Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, répondis-je.

- Cette maison ressemble à celle des contes de papa que nous aimions entendre quand on était petits, remarqua Mary.

- Tu crois qu'elle est en sucre et en gâteaux ?
gloussa-t-elle.

- Oui, bien sûr ! fis-je, exaspéré.

Ce n'était pas le moment de plaisanter.

- Tu te souviens de cette histoire... ?

- Oh, je t'en prie ! Plus d'histoires ! suppliai-je.
Allons-y, entrons pour voir.

Je marquai un temps d'arrêt devant la maison.

- Ohé ?

Pas de réponse...

- Il y a quelqu'un ? lançai-je en forçant la voix.
Toujours rien...

J'essayai une nouvelle fois, les mains en porte-voix :

- Ohé ? Il y a quelqu'un ?

Je poussai lentement la porte et entrai. Mary me suivit.

Nous pénétrâmes dans une cuisine douillette. À côté d'une miche de pain, une chandelle brûlait sur une petite table accolée à un mur. Une grosse marmite noire était suspendue dans l'âtre et un fumet alléchant flottait dans la pièce.

Je n'eus pas le temps d'apercevoir autre chose. A peine avions-nous fait quelques pas qu'une silhouette jaillit d'une pièce fermée par un rideau.

C'était une femme imposante en robe grise. Ses yeux étaient d'un vert étonnant. De longues tresses

blondes entouraient ses joues rouges. Elle portait un casque avec des cornes ! Comme ceux des Vikings... ou comme ces femmes qui braillent à l'opéra !

Elle avait des bras impressionnants et des bagues à tous les doigts. Un large médaillon, orné en son centre d'un joyau, se balançait sur sa poitrine généreuse.

Elle se glissa prestement derrière nous et claqua la porte dans notre dos. Sa bouche se tordit en un rictus mauvais.

- A h ! Ah ! Je vous ai eus ! ricana-t-elle d'une voix éraillée et fielleuse.

Son rire sardonique mourut dans une quinte de toux. Elle nous jeta un regard brillant de haine, ses yeux verts reflétant la lueur de la chandelle.

« Fichons le camp d'ici ! »

C'est ce que j'aurais voulu hurler, mais seul un couinement plaintif s'échappa de ma gorge.

Mary fut la première à réagir. Elle s'élança vers la sortie. Je voulus la suivre, mais mes jambes étaient en caoutchouc.

La grosse femme changea alors brusquement d'attitude.

- Allons ! Calmez-vous, les gamins ! lança-t-elle avec un large sourire. Je voulais juste plaisanter ! Je la contemplais, bouche bée :

- Quoi ?

- Excusez-moi, j'ai un curieux sens de l'humour, reprit-elle doucement. Ce doit être de vivre seule

au fond des bois. Je ne peux pas résister à une bonne blague quand l'occasion se présente.

Je ne comprenais toujours pas.

- Vous... vous voulez dire qu'on n'est pas prisonniers ? balbutiai-je d'une voix tremblante.

Elle secoua la tête et les cornes de son casque s'agitèrent en cadence. À cet instant, elle me fit penser à un énorme taureau gris.

- Je ne voulais pas vous piéger. Si Vif-Argent vous a conduits jusqu'à moi, c'est bien pour que je vous aide.

Elle désigna le grand chien blanc qui s'était assis près de l'âtre. Il lapait l'eau fraîche d'un bol et levait de temps à autre les yeux vers nous.

Mary et moi n'avions pas quitté les abords de la porte. Cette femme était étrange et plutôt inquiétante, avec ses yeux verts qui brillaient sous son casque à cornes.

Elle paraissait si forte !

« Est-ce qu'elle nous a vraiment attirés ici pour nous venir en aide ou est-elle complètement folle ? » songeai-je.

- Je sais tout ce qui se passe dans cette forêt, annonça-t-elle avec un air de conspirateur.

Elle leva le médaillon devant son visage et fixa le joyau avec intensité :

- Rien ne m'échappe.

Je jetai un rapide coup d'œil à Mary. Elle non plus n'était pas rassurée. Sa main hésitait à saisir la poignée de la porte d'entrée.

Près de l'âtre, Vif-Argent bâilla à s'en décrocher la mâchoire et s'allongea, la tête entre ses pattes.

- Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle soudain.

Elle laissa le lourd médaillon retomber sur sa poitrine et nous regarda.

- Justin et Mary, répondis-je timidement.

- Moi, c'est Ivanna, reprit-elle en me toisant. Sais-tu ce que ce prénom veut dire ?

Je m'éclaircis la gorge et bafouillai, mal à l'aise :

- Euh... non... Je...

- Eh bien, moi non plus ! s'exclama-t-elle.

Elle rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire tonitruant qui fit rebondir son médaillon. Elle riait si fort qu'elle faillit perdre son casque. Ivanna retrouva bientôt son calme et nous regarda attentivement, les poings sur ses hanches.

- Vous êtes à moitié gelés, reprit-elle. Je crois savoir ce qu'il vous faut : une bonne soupe bien chaude. Allez, asseyez-vous...

Elle désigna la petite table en bois que nous avions remarquée en entrant.

C'était vrai. Malgré la douce chaleur qui régnait dans la pièce, j'étais glacé jusqu'aux os. Nous

avons marché longtemps dans le brouillard et je ne parvenais pas à me réchauffer.

Cependant, Mary et moi hésitions à nous éloigner de la porte. Je crois que ma sœur pensait à fuir, tout comme moi.

- Notre père doit nous chercher, murmurai-je. Il peut arriver d'une minute à l'autre.

Ivanna se dirigea vers l'âtre.

- Pourquoi n'est-il pas venu avec vous ? demanda-t-elle en prenant deux bols sur une étagère.

- Nous n'avons pas pu le réveiller, lâcha Mary sans réfléchir.

Je la fusillai du regard.

- Il a le sommeil lourd, c'est ça ? voulut savoir Ivanna.

Elle nous tournait le dos et remplissait les bols de soupe fumante. Je me rapprochai discrètement de ma sœur.

- Si on veut partir, c'est le moment ou jamais, chuchotai-je.

Mary regarda vers la fenêtre et frissonna :

- Je suis frigorifiée, avoua-t-elle. Et la soupe sent si bon...

- Allez ! Asseyez-vous ! ordonna la femme.

Nous cédâmes et allâmes nous asseoir à la petite table. Ivanna nous apporta deux bols de potage brûlant. Un large sourire illumina son visage.

- Voilà un bon bouillon de poule avec du vermicelle. Ça vous réchauffera et vous donnera des forces avant l'épreuve.

- L'épreuve ? m'alarmai-je. Quelle épreuve ?

- Mangez tant que c'est chaud, se contenta de répondre Ivanna.

Elle retourna vers l'âtre et flatta la tête du chien au passage. Je soulevai mon bol et le humai d'un air soupçonneux. Ça sentait délicieusement bon. J'avalai une cuillerée et approuvai : c'était succulent. De l'autre côté de la table, Mary semblait elle aussi apprécier le breuvage.

J'allai engloutir une autre cuillerée de vermicelle quand Ivanna se tourna brusquement vers nous. Elle pâlit, les yeux agrandis par l'horreur, et désigna les bols d'une main tremblante.

- Vous n'y avez pas encore goûté, n'est-ce pas ?

- Quoi ? m'exclamai-je en même temps que Mary.

- N'y touchez surtout pas ! s'écria Ivanna. J'avais oublié ! J'y ai mis du poison !

Je lâchai la cuillère, qui retomba dans le bol, m'éclaboussant au passage. J'empoignai mon ventre, m'attendant à ressentir d'atroces brûlures à l'estomac d'un instant à l'autre. Mary, quant à elle, ne s'inquiétait pas outre mesure. Elle leva les yeux vers Ivanna.

- C'est encore une blague, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

- Oui ! répondit Ivanna avant d'éclater de son rire tonitruant.

Je déglutis avec peine. Pourquoi n'avais-je pas deviné qu'il s'agissait d'une plaisanterie ? Je déteste que Mary comprenne les choses avant moi.

- Je... je le savais..., marmonnai-je entre mes dents.

Ivanna s'avança vers nous :

- Cette soupe n'est pas empoisonnée, mais

attendez un instant avant de terminer votre bol, j'aimerais lire dans le vermicelle.

- Comment ça ? m'étonnai-je.

Elle prit mon bol et se pencha dessus. Bientôt, la vapeur fit apparaître des gouttelettes sur ses joues.

- Ce bouillon de poule va me permettre de connaître votre avenir, murmura-t-elle d'un air mystérieux.

Elle contempla mon vermicelle, puis entreprit de lire dans le bol de Mary.

- Mmm... Oui... Mmm, disait-elle pour elle-même. Ivanna se redressa finalement et croisa ses bras puissants sur sa poitrine. Ses joues étaient devenues écarlates sous l'effet de la vapeur.

- Mangez maintenant, dit-elle. Mangez avant que ça refroidisse.

- Eh bien ? Qu'avez-vous lu dans le vermicelle ? demandai-je.

Son expression devint alors grave, extrêmement grave :

- Vous tenterez l'épreuve demain matin, annonça-t-elle. J'avais bien raison. Je sais pourquoi vous êtes venus ici dans cette forêt. Je sais ce que vous cherchez.

Elle ajusta son casque sur sa tête.

- Je peux vous aider à le trouver, mais il faut d'abord réussir l'épreuve.

- Euh... Quelle sorte d'épreuve ? demanda timidement Mary.

- Une épreuve de survie...

- Ça, je m'en serais douté, grommelai-je.

- Et si on ne veut pas passer cette épreuve ? s'insurgea ma sœur.

- Alors vous ne trouverez jamais le coffre en argent, déclara Ivanna sur un ton sans réplique.

- Hé ! Comment savez-vous que nous sommes à sa recherche ? s'étonna Mary.

- Je sais tout ce qui se passe dans cette forêt...

- Mais notre père doit nous accompagner ! protestai-je. Cette quête est très importante pour lui.

Ivanna secoua négativement la tête :

- Nous n'avons plus le temps. Vous passerez l'épreuve à sa place. Rassurez-vous, ce ne sera pas très difficile... à condition de survivre.

- Comment ça ? Si on survit ?... C'est une blague, n'est-ce pas ? hasardai-je.

- Non, affirma Ivanna. Je ne plaisante jamais avec l'épreuve de la Forêt des sortilèges.

Je lâchai de nouveau ma cuillère :

- La Forêt des sortilèges ? C'est quoi encore ?

Ivanna allait répondre quand la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas.

Un courant d'air glacial s'engouffra dans la cuisine... et une créature couverte d'une épaisse four-

rure noire apparut sur le seuil. La bête parcourut la pièce d'un regard mauvais, les babines retroussées sur des crocs pourris.

Elle m'aperçut alors et bondit vers moi en poussant un grognement sauvage.

J'étouffai un cri et tentai de fuir. Mais dans ma précipitation, je fis chuter la chaise et m'affalai dessus. La créature était déjà sur moi. Elle planta ses crocs dans mon mollet.

- Aïe !

J'entendis Ivanna qui hurlait :

- Couché, Luka ! Couché !

La bête émit un grognement de protestation, mais obéit et lâcha mon mollet. Elle s'éloigna à reculons en haletant.

Je m'adossai contre le mur et me redressai lentement, les yeux rivés sur la créature. Elle était accroupie. Sa face était étrangement humaine. En fait, elle ressemblait à un homme couvert de poils.

- Allez, Luka ! Couché ! Sage !

La bête alla docilement vers l'âtre.

- Il ne faut pas avoir peur de Luka, me dit Ivanna. C'est un gentil garçon.

- Quoi ? Un gentil garçon ? m'écriai-je. Mais... qui est-ce ?

- Je n'en sais trop rien, répondit Ivanna en adressant un large sourire à la créature velue.

Luka se mit à sautiller sur place. De temps en temps, il poussait des petits glapissements, comme un chien.

- Il a été élevé par des loups, reprit Ivanna. Mais c'est un brave garçon. N'est-ce pas, Luka ?

Luka répondit par un gémissement plaintif. Ivanna s'approcha de lui et caressa ses longs cheveux en bataille.

Il s'écarta d'un bond pour avancer de nouveau vers moi. Luka renifla mon pantalon, puis se glissa sous la table pour sentir les chaussures de Mary. Ma sœur remonta en hâte ses jambes sous son menton.

- Va-t'en, Luka ! ordonna Ivanna. Allez ! Ouste ! Elle se tourna vers nous :

- Il est toujours un peu curieux au début, mais il apprendra à vous connaître.

- Comment ça, il apprendra à nous connaître ? s'étonna Mary en le regardant rejoindre Vif-Argent près de la cheminée.

- Luka vous sera d'un grand secours quand vous

serez dans la Forêt des sortilèges, déclara Ivanna, toujours souriante.

- Quoi ? Il va venir avec nous ? m'écriai-je.

Ivanna hocha vigoureusement la tête et ajouta d'une voix douce :

- Il sera votre guide et il vous protégera... Il vous apportera toute l'aide dont vous aurez besoin.

Nous achevâmes de manger notre potage sous le regard curieux de Luka et de Vif-Argent. Ils s'étaient assis côte à côte, dans une posture identique, et nous observaient en penchant la tête. Ivanna nous conduisit ensuite dans une petite pièce pourvue seulement de deux paillasses.

- Vous allez dormir ici, annonça-t-elle.

- Mais... papa ? commença Mary.

Ivanna lui imposa le silence d'un geste :

- Vous voulez découvrir le coffre en argent, oui ou non ? Vous voulez étonner votre père, et qu'il soit fier de vous ?

Mary et moi répondîmes d'un hochement de tête affirmatif.

- Alors vous subirez l'épreuve. Et si vous la remportez, je vous dirai comment trouver le coffre. Elle déroula une couverture de laine écrue sur chaque paille.

- Endormez-vous vite, dit-elle. L'épreuve commencera tôt demain matin...

J'ouvris un œil, m'étirai et me tournai pour me blottir sous la couverture.

Plus de couverture.

Était-elle tombée par terre ?

Je frottai mes yeux, le cerveau encore embrumé de sommeil. Combien de temps avais-je dormi ? Le soleil brillait autour de moi. Je me redressai en bâillant et m'apprêtais à me lever.

Plus de paille. Elle aussi avait disparu !

- Que se passe-t-il ? m'exclamai-je en réalisant que je n'étais plus dans la cabane.

J'étais assis dans l'herbe, tout habillé. Je frottai de nouveau mes yeux, ébloui par la lumière vive. La végétation scintillait sous la rosée matinale.

Je me levai, engourdi, désorienté. J'étais entouré d'arbres. Mon sang se glaça. L'épreuve devait commencer tôt, me rappelai-je. Étais-je déjà dans la Forêt des sortilèges ?

Je me tournai vers Mary et lui demandai :

- Où sommes-nous ?

Je vis alors que ma sœur n'était pas là ! J'étais seul... en pleine forêt. La panique versa des flots d'acide dans mes veines.

- Mary ! hurlai-je.

Où était-elle ? Et moi, où étais-je ?

- Mary ! Mary !

- Mary ?...

L'appel mourut dans ma gorge. Je venais d'entendre un grognement, quelque part dans les fourrés. Les branchages craquèrent... et Luka surgit du sous-bois, en bondissant comme un lièvre.

Je le vis pour la première fois se dresser sur ses jambes. Il m'adressa un semblant de sourire comme j'avançais vers lui. Je ne le lui rendis pas.

- Où est Mary ? demandai-je sur un ton sec. Où est ma sœur ?

Il pencha la tête sur le côté, sans comprendre.

- Mary ! hurlai-je. Où est Mary ?

- Ici !

Je sursautai et fis une brusque volte-face.

- Où es-tu ?

J'entrevis une masse de cheveux roux parmi la

végétation et la tête de ma sœur apparut derrière un fourré.

- Je suis là ! reprit-elle. Tu dormais encore, alors je suis partie explorer les environs.

- Tu aurais dû m'attendre ou me réveiller ! J'ai failli mourir de peur ! protestai-je.

Je fonçai sans tarder vers elle :

- Où sommes-nous ? Où est passée la cabane d'Ivanna ?

- Je n'en sais rien, dit-elle avec un haussement d'épaules. Nous étions seuls quand je me suis réveillée.

Luka se mit à grogner dans notre dos. Je tournai la tête : il fouillait le sol comme un chien.

- Il est vraiment humain, à ton avis ? chuchotai-je à Mary.

Elle ne me répondit pas et désigna un point entre deux arbres :

- J'ai découvert un sentier, Justin. Tu crois que nous devrions le suivre ?

- Je ne sais pas. D'ailleurs Ivanna nous a-t-elle parlé en détail de l'épreuve ? Non... Nous a-t-elle expliqué les règles ? Nous a-t-elle dit ce que nous étions censés faire ? Non plus...

- Je crois que nous sommes censés survivre, déclara Mary d'un air vaguement inquiet.

- D'accord ! Mais où va-t-on ? m'écriai-je.

J'étais très en colère. Je déteste être pris au dépourvu. Ça m'énerve plus que tout.

Luka poussa un autre grognement. Il arrêta de fouiller le sol et vint vers nous d'une démarche incertaine.

« Avec une bonne séance d'épilation, une coupe de cheveux correcte et des vêtements, il passerait presque pour un jeune homme convenable », pensai-je.

Comme je l'observais, il se mit à sautiller en agitant un bras.

- Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Mary.

Luka grognait et désignait un point entre les arbres.

- Je pense qu'il veut qu'on le suive, suggérai-je. Souviens-toi, Ivanna a dit qu'il serait notre guide.

- Est-ce qu'on peut lui faire confiance ?

Je haussai les épaules, fataliste :

- Tu crois que nous avons le choix ?

Luka nous entraîna dans un sentier au cœur de la forêt. Le chemin contourna un gros buisson au feuillage jaune. La face hirsute de Luka apparut un instant au-dessus des branchages, puis je ne le vis plus.

Je saisis Mary par le bras :

- Vite ! intimai-je. Il ne faut pas le perdre de vue. Nous nous précipitâmes derrière le buisson. Deux sacs à dos nous y attendaient. Une rapide inspec-

tion révéla qu'ils étaient vides. J'en tendis un à ma sœur.

- Ivanna a dû les laisser pour nous, dis-je. Il n'y a rien dedans, mais prenons-les quand même.

Je lançai mon sac sur mon épaule et nous reparâmes au pas de course. Luka poursuivait sa route de sa curieuse démarche sautillante. Il s'arrêta un instant pour flairer une racine et redémarra en poussant un léger grognement.

Nous le suivions à quelques mètres de distance. De temps à autre, il se retournait pour s'assurer que nous étions toujours là.

Le sentier traversa bientôt une étendue de roseaux et contourna une mare d'eau stagnante recouverte de nénuphars. Des myriades de moucherons volaient au-dessus du chemin. L'atmosphère était moite et mon front se couvrit de gouttelettes de sueur.

Luka s'enfonça de nouveau en pleine forêt et nous guida vers un curieux bosquet d'arbres au tronc blanc et lisse qui poussaient en grappes serrées.

- Où nous emmène-t-il ? chuchota Mary.

J'étais bien incapable de lui répondre. Tout ce que je savais, c'était que Luka nous avait entraînés au plus profond des bois.

Nous nous frayâmes un passage entre les troncs et débouchâmes dans une clairière. Des rochers

gris émergeaient de l'étendue herbeuse. Les arbres formaient comme une palissade encerclant les lieux. Tout à coup, quelque chose roula sous ma semelle. Je me penchai : le sol était parsemé de grosses noisettes brunes. J'en ramassai une.

- Tu as vu ça ? lançai-je à Mary.

Elle aussi avait ramassé une noisette et elle la tournait entre ses doigts.

- Elles doivent tomber des arbres, supposai-je.

- Elles sont grosses comme des œufs de poule, remarqua Mary. Je n'en ai jamais vu de cette taille.

- Elles sont chaudes ! m'exclamai-je.

Je levai les yeux vers le ciel et ajoutai :

- Ce doit être le soleil.

- Hé ! Qu'est-ce que c'est ?

Le cri de Mary me fit sursauter. Je vis alors une forme grise qui détalait à travers la clairière. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un chien ou d'un gros chat. Non... C'était un écureuil. Il serrait une noisette entre ses pattes et bondissait vivement en direction des arbres.

Hélas ! Luka venait de l'apercevoir lui aussi. Il redressa la tête, le regard fou, et émit un grognement sourd. Il bondit aussitôt vers l'animal, qui abandonna sa prise et fila sans demander son reste. Luka se laissa alors tomber à quatre pattes et s'élança à sa poursuite.

- Non ! Luka ! Reviens ! ordonna Mary.
- Je joignis aussitôt ma voix à la sienne :
- Reviens ici, Luka !



Luka disparaissait déjà dans le sous-bois.

- Reviens, Luka ! criai-je en me précipitant derrière lui.

Ma voix rebondit sur les arbres environnants et revint en écho.

« Reviens, Luka !... »

Je percevais encore ses grognements et les craquements de la végétation qu'il piétinait en poursuivant l'écureuil.

- Luka ! Luka !

Les appels de Mary résonnèrent eux aussi contre la voûte boisée. Bientôt, un véritable concert de cris s'éleva de la forêt, comme si des centaines de voix imploraient Luka de revenir vers nous.

Je voulus me faufiler entre deux arbres à la suite de Mary, mais mon sac à dos resta coincé... Arrêté en plein élan, je perdis l'équilibre.

- Luka ! Reviens, s'il te plaît !

Mary hurlait à tue-tête, à quelques mètres devant moi. Je fis une nouvelle tentative pour passer, mais mon sac restait accroché. Je le dégageai rageusement et trouvai enfin un passage plus large. Je rejoignis ma sœur quelques secondes plus tard. Elle était adossée contre un tronc d'arbre, haletante.

- Où est-il ? m'écriai-je. Tu l'as vu ?

- Je... je l'ai perdu, lâcha-t-elle dans un souffle. Je dressai l'oreille. La forêt s'était tue. Plus de craquements. Plus de grognements. Seul le bruissement doux du vent dans les feuillages troublait le silence. Je secouai la tête, découragé.

- Pourquoi est-il parti ? protesta Mary. Il est notre guide !

- Il voulait vraiment attraper cet écureuil, répondis-je doucement.

- Mais... mais... Il ne peut pas nous abandonner ainsi !

- C'est ce qu'il a fait pourtant, soupirai-je.

- Il faut le retrouver ! Allons-y !

- Où veux-tu aller, Mary ?

- Il n'y a qu'à suivre ses traces...

Elle scruta attentivement le sol. Malheureusement, l'épais tapis de feuilles mortes n'avait conservé aucune empreinte du passage de Luka.

- Je crois qu'il est parti par là, dit-elle en désignant un point entre les arbres.

Je secouai de nouveau la tête et allai m'adosser à un tronc, les bras croisés.

- Non... Il faut se rendre à l'évidence, Mary. Nous n'avons aucun moyen de le retrouver.

Elle tourna dans tous les sens, gagnée par la panique. Je lui tapotai doucement l'épaule et fis un pas en direction de la clairière.

- Hé ! Qu'est-ce que c'est ? s'exclama brusquement ma sœur.

- Quoi ?

- Dans ta poche arrière...

Je fouillai mes poches, intrigué, et trouvai une feuille de papier qui dépassait. Je la dépliai d'une main fébrile.

- C'est un message, annonçai-je. C'est écrit tout petit.

- Alors lis-le !

Je parcourus rapidement le papier.

- C'est un message d'Ivanna ! m'exclamai-je.

- Mais qu'est-ce qu'il dit ? s'énerva Mary.

Je lus à haute voix :

« Chers enfants,

Gardez Luka près de vous et vous remporterez l'épreuve. Ne le perdez surtout pas de vue. S'il vous fausse compagnie, vous êtes perdus ! »

Nous regagnâmes la clairière à pas lents, la tête basse. Les herbes ondulaient doucement sous la brise. Les grosses noisettes qui parsemaient le terrain roulaient sous nos semelles.

Je tenais encore le message d'Ivanna. Je le consultai une fois encore, avec l'espoir de m'être trompé en le lisant. Non... Je l'écrasai avec rage et le lançai au loin.

Mary marchait à mes côtés. Un soleil éclatant brillait dans la clairière et nos vêtements étaient trempés de sueur.

- Si on attend ici, Luka va peut-être revenir, suggéra-t-elle, les yeux remplis d'espoir.
- Il ne reviendra pas, répliquai-je. Il doit être parti à des kilomètres, à courir après son stupide écureuil, et il nous a oubliés.
- Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda Mary avec

une légère pointe d'inquiétude dans la voix. Et l'épreuve ? Comment va-t-on la réussir ?

Je secouai tristement la tête :

- On ne peut plus réussir. La note était très claire à ce sujet : sans Luka, nous sommes fichus.

- On peut toujours essayer, insista-t-elle.

Mary força l'allure et se mit à traverser la clairière, décidée. Je lui emboîtai le pas. Nous avions à peine franchi quelques mètres qu'un bruit étrange résonna. C'était un claquement sec, comme un pétard qui explose, qui venait du sol. Une deuxième détonation suivit immédiatement.

Je tournai vivement la tête, m'attendant à voir' Luka surgir de la forêt. Je ne vis que la ligne serrée des arbres.

Il y eut un autre claquement, et un autre... et un troisième encore. Ça crépitait tout autour de nous. « La terre s'ouvre pour nous engloutir ! », pensai-je aussitôt.

Je voyais déjà le sol s'ouvrir sur un gouffre béant. Une crevasse noire où nous allions sombrer, Mary et moi. Un gouffre sans fond !

Ah ! J'aurais aimé n'avoir jamais entendu cette histoire !

Mary saisit vivement mon bras et désigna le sol. La terre ne s'était pas entrouverte. Pourtant, les crépitements retentissaient de plus belle.

Je poussai un gémissement plaintif en réalisant que le sol ondulait. Je pouvais sentir les mouvements sous mes pieds.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? gémit Mary en s'accrochant à moi.

Le bruit enfla pour devenir assourdissant. L'herbe était soufflée, comme sous l'effet d'explosions violentes. Je me bouchai les oreilles.

- Ce sont les noisettes ! hurlai-je. Elles s'ouvrent ! En effet, elles craquaient et s'ouvraient en deux. Il y en avait des centaines ! Le sol tremblait sous les crépitements.

Je ne pouvais détacher mon regard de cet incroyable phénomène. Alors, ce que je vis sortir des coquilles m'arracha un cri d'horreur.

Une noisette venait d'éclater à mes pieds. Je repérai de petites dents, un museau gris où brillaient de petits yeux noirs.

Une créature s'extirpait lentement de la coquille, s'aidant de ses pattes fragiles. C'était une créature grise avec une fourrure douce.

- Une souris ! m'exclamai-je.

- Il y en a des centaines ! hurla Mary.

Les coquilles explosaient et les souris en sortaient, leur museau humain l'air, révélant leurs petites dents pointues.

Je restai immobile, tétanisé par ce spectacle. Les souris grouillaient autour de nous, laissant derrière elles des centaines de coquilles vides.

- Ce ne sont pas des noisettes, mais des œufs ! m'écriai-je.

- Mais, c'est impossible, Justin ! Les souris ne

naissent pas dans les œufs ! protesta Mary.

- Celles-là, personne ne les a prévenues, répondis-je, livide.

La clairière ondulait, traversée par de longs sillons gris. De véritables processions de rongeurs se déployaient dans tous les sens, évoluant à toute vitesse. Une souris escalada ma chaussure.

- Il faut fuir ! hurlai-je à Mary en la poussant vivement vers les arbres.

Mais les souris nous encerclaient. Comment bouger ? Des couinements aigus montaient du sol. Le vacarme devint vite assourdissant, insupportable.

- Allez, courons ! criai-je.

- Mais le sol en est tapissé ! Si on court, on va les écraser...

- Oooh !

Une souris venait de s'introduire dans la jambe de mon pantalon. Je sentais ses griffes minuscules à travers ma chaussette.

Je perdis l'équilibre en voulant la chasser et tombai à genoux. D'autres rongeurs escaladèrent mon bras, mon dos.

- A u secours !

Mary et moi avions crié en même temps. Je me tournai vers ma sœur. Elle agitait frénétiquement les bras : deux souris couraient dans ses cheveux. Une autre était suspendue à son sweat-shirt.

- Aide-moi ! hurla-t-elle d'une voix hystérique. J'allais me relever quand une bestiole entra sous mon pull. Ses petites pattes chatouillèrent ma peau... et je ressentis une douleur vive. Je lâchai un cri : elle m'avait mordu !

Les rongeurs envahissaient mes épaules, mon dos, mes jambes. Je les frappais rageusement pour m'en débarrasser, mais il y en avait trop ! Ils escaladaient mes vêtements, grimpaient sur ma tête en poussant des couinements enragés.

J'arrachai une souris et la lançai au loin. De nouvelles pattes me griffèrent le torse. Je ressentis une autre morsure... et, déséquilibré, je tombai tête la première sur un matelas de souris.

Impossible de les repousser ! Elles étaient beaucoup trop nombreuses. Un flot de poils gris recouvrait aussi Mary, qui gesticulait et appelait désespérément au secours.

J'aurais bien voulu lui venir en aide, mais comment me débarrasser de cette masse grouillante et couinante qui me maintenait plaqué au sol ? J'étais immobilisé, étouffé...

- Assez ! Allez-vous-en ! parvins-je à crier.

J'ôtai nerveusement deux souris qui couraient sur majoue. J'en saisis une troisième et l'arrachai de mes cheveux. J'en balayai une autre de mon front. Je me débattais avec rage pour échapper à la vague qui me recouvrait. Je poussai un hurlement : une grosse souris s'attaquait à mon oreille. Je la saisis et, sans le vouloir, l'écrasai dans mon poing. La bestiole poussa un léger grognement et cessa de se débattre.

- Mais... qu'est-ce que c'est ? m'étonnai-je.

Je venais de sentir un renflement dur sur le ventre du rongeur. Je portai la souris devant mes yeux et l'examinai. J'appuyai de nouveau sur son ventre et l'animal se remit à gigoter. Je renouvelai l'opération. Là encore, la souris sembla s'évanouir.

- C'est un interrupteur !

Je me tournai vers Mary. Elle était à genoux, luttant contre les rongeurs qui grouillaient sur elle. Son sweat-shirt en était couvert.

- Il y a un interrupteur ! lui criai-je. Appuie sur leur ventre. Tu peux les arrêter !

Je maîtrisais enfin la situation et le sentiment de panique disparut. J'attrapai deux nouvelles souris et les mis rapidement hors d'état de nuire.

- Elles ne sont pas réelles ! hurlai-je joyeusement. Ce sont des jouets !

Mary était parvenue à se relever. Elle empoignait les souris les unes après les autres et les arrêtaient. Elle aussi avait retrouvé son calme.

- Ça, c'est bizarre ! lança-t-elle.

- Quittons la clairière ! lui intimai-je, une fois débarrassé des bestioles. Il faut retrouver Luka.

Mary saisit une souris qui grimpait sur son épaule et appuya sur l'interrupteur.

- C'était ça, l'épreuve ? demanda-t-elle. Tu crois qu'on a réussi ?

- Je n'en sais rien encore, dis-je en scrutant les abords de la clairière.

Je m'en fichais de cette maudite épreuve. Dans l'immédiat, je n'avais qu'une envie : fuir cet endroit au plus vite. Il y avait encore trop de souris dans le coin.

Je me précipitai sur Mary, en éteignis une qui

grimpait sur sa nuque et entraînai ma sœur vers les arbres.

La masse grise s'égaillait sur notre passage avec de petits cris effrayés. Nous en piétinions des dizaines, mais cela n'avait plus d'importance. Ce n'étaient que des automates.

Nous étions presque arrivés à l'orée des bois quand je m'arrêtai brusquement. Une idée farfelue venait de me traverser l'esprit. Je me penchai et ramassai quelques souris.

-Attends-moi ! lançai-je à Mary.

Elle ne m'écouta pas et continua de courir.

-Attends ! J'arrive !

J'actionnai l'interrupteur des souris et les glissai prestement dans mon sac à dos. Je pourrais jouer de sacrés tours à notre retour à la maison. Elles étaient si réalistes. J'imaginai déjà la panique qu'elles allaient à coup sûr provoquer dans la classe de Mlle Oslen !

J'en récoltai ainsi une dizaine et repartis au pas de course.

Je jetai un dernier coup d'œil derrière moi : les souris étaient devenues folles. Elles tournaient en rond à une allure vertigineuse.

Mary avait déjà atteint les premiers arbres.

- Mary ! Attends ! J'arrive !

Je fonçai à l'aveuglette en direction du sous-bois...

et trébuchai sur une racine. Je plongeai, tête la première, en plein dans un tronc d'arbre !

- O o u f !

Je titubai sous la violence du choc. Des petits points lumineux se mirent à danser devant mes yeux et le décor devint blanc.

Assommé, je pris appui sur le tronc. Un craquement sinistre se fit alors entendre.

L'arbre que je venais de heurter s'écroulait !

-Attention ! criai-je à Mary.

Trop tard... Le gigantesque arbre blanc s'effondra sur elle.

Je poussai un gémissement horrifié. Mary gisait face contre terre, le tronc posé sur son dos, écrasée. Respirait-elle encore ?

- Mary ! Tu... Tu...

Je tombai à genoux devant elle. Mary eut alors un mouvement brusque et leva les yeux vers moi.

- Que s'est-il passé ? murmura-t-elle, légèrement hébétée.

- Ça va ? hurlai-je, paniqué. Où as-tu mal ?

Mary fronça les sourcils et réfléchit un instant.

- Tout va bien. Je n'ai rien.

Elle se tourna et, saisissant le tronc à deux mains, le souleva sans effort. Elle le repoussa sur le côté.

- Quoi ?

- C'est un faux arbre, annonça-t-elle, aussi étonnée que moi.

Mary se redressa et arracha un morceau d'écorce.

- C'est du plâtre. Tiens, vérifie toi-même...

J'avancai une main tremblante et pris le morceau qu'elle me tendait. J'avais encore en tête l'image de ma sœur écrasée sous l'arbre... Le fragment s'effrita facilement sous mes doigts. Elle avait raison : c'était bien du plâtre.

Mary entreprit de broser la poussière blanche qui maculait ses vêtements.

- Tu crois qu'ils sont tous faux ? m'exclamai-je. Je voulus en avoir le cœur net. Je pris mon élan et me propulsai sur l'arbre le plus proche. Je le heurtai d'un violent coup d'épaule.

Le tronc vacilla et, dans un craquement sourd, alla se briser au sol en plusieurs morceaux. J'en poussai un autre, qui s'écroula lui aussi, en entraînant un troisième dans sa chute.

- C'est un décor ! lança Mary avec un sourire ravi. À mon tour maintenant ! Ça doit être drôle ! Elle se précipita en courant sur l'arbre qui lui faisait face.

- Non ! Pas celui-là ! hurlai-je.

J'espérai qu'elle s'arrêterait à temps. Hélas non... Elle le percuta allègrement.

- Ouaais !

Mary leva les bras en signe de victoire. Mais elle n'eut guère le temps de se réjouir.

Il y eut un bruissement d'ailes à l'instant de la

chute... et des dizaines de formes noires prirent leur envol. Des chauves-souris. Je les avais repérées, accrochées aux branches, mais Mary n'avait pas tenu compte de mon avertissement.

Elles volaient à présent dans tous les sens en poussant des cris suraigus, furieuses d'avoir été dérangées en plein sommeil. Des masses noires nous entouraient. Une chauve-souris fondit en piqué sur moi...

La chauve-souris frôla ma joue.

- Peut-être qu'elles sont fausses, elles aussi ? demanda timidement Mary.

- Je... je ne crois pas, bafouillai-je.

Je rentrai instinctivement la tête dans les épaules et me protégeai en levant les bras. La nuée virevoltait hargneusement au ras de nos cheveux. Je fermai les yeux, m'attendant à subir une nouvelle attaque.

Soudain, un bruit sourd résonna, couvrant le piaillage des chauves-souris. Le sol trembla.

Était-ce le tonnerre ?

Il y eut un nouveau bruit, comme une explosion. Les arbres vacillèrent autour de nous. Une autre déflagration retentit et les chauves-souris se dispersèrent. Elles s'éparpillèrent dans le ciel bleu et disparurent dans le lointain.

Mary les regarda s'éloigner et poussa un long soupir de soulagement :

- On est sauvés !

- Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? m'inquiétai-je.

Il résonna une fois encore. Plus proche cette fois-ci. La terre vibra et un arbre s'écroula à quelques mètres de nous.

- Ce n'est pas l'orage, déclara Mary. Le ciel est bleu. Il n'y a pas un seul nuage.

B O U M !

- Je sais ce que c'est, annonçai-je nerveusement. À l'instant où je prononçais ces mots, une nouvelle déflagration nous fit sursauter.

- Ce sont des pas, murmurai-je. Et ils viennent vers nous. Je sais que ce sont des pas.

- Justin ! protesta Mary avec un haussement d'épaules. Tu as trop d'imagination !

- Non, j'ai raison, insistai-je. Ce sont bien des pas.

- Tu as perdu la tête ? Des pas aussi lourds ? Il faudrait que ce soit...

Elle n'acheva pas sa phrase.

B O U M !

Mon imagination fonctionnait encore à la vitesse de l'éclair. Je voyais un gigantesque dinosaure, un Tyrannosaurus rex, se frayant un passage entre

les arbres, piétinant tout sur son chemin.

BOUM ! BOUM !

Et pourquoi pas deux dinosaures ?

- Quoi que ce soit, ça se rapproche, chuchota Mary.

Elle secoua la tête et ajouta :

- Ivanna avait parlé d'une épreuve de survie, mais...

Dans l'immédiat, il allait surtout s'agir d'une épreuve de course. Je n'avais aucune envie de tomber nez à nez avec une créature géante.

Nous allions prendre la fuite quand une ombre se déploya sur le bois. Je levai les yeux pour voir si des nuages masquaient le soleil.

Non. C'était l'ombre du monstre. Un monstre qui avançait vers nous et qui laissait derrière lui une partie de forêt complètement dévastée.

Quelle taille pouvait-il avoir ? Je risquai un coup d'œil : à quelque distance de nous, les arbres s'effondraient comme des châteaux de cartes.

BOUM ! BOUM !

La terre se souleva et je manquai tomber sous la violence du choc. Nous nous mîmes à courir, fuyant à perdre haleine. Mais l'ombre flottait toujours au-dessus de nos têtes. Quelle que soit la direction que nous prenions, elle était là, sombre et menaçante.

B O U M ! B O U M !

Le monstre était si proche que nous étions projetés au-dessus du sol chaque fois qu'il faisait un pas. Mon cœur tambourinait comme s'il voulait sortir de ma poitrine, le sang battait à mes tempes. Nous étions à bout de forces, désespérés de ne pouvoir échapper à ce voile noir qui nous surplombait.

Notre fuite éperdue s'acheva brusquement devant un large torrent. Nous nous arrê tâmes à quelques mètres des eaux bouillonnantes.

- Qu'est-ce qu'on fait ? hurla Mary. Qu'est-ce qu'on fait ?

La chape de ténèbres s'assombrit encore.

- Regarde ! On voit le fond ! m'exclamai-je. On peut traverser !

BOUM ! BOUM !

-Allons-y ! décidai-je.

Nous avançâmes avec beaucoup de précautions dans l'eau glacée.

Le courant était plus puissant que je ne le pensais. Je faillis être emporté à peine avais-je posé le pied dans l'eau. Je dus attraper l'épaule de Mary pour conserver mon équilibre.

Nous restâmes un instant accrochés l'un à l'autre, le temps de nous habituer à la force du courant. Je réprimai un frisson à l'instant où l'eau glacée s'insinua dans mes chaussures. Mais j'avais raison, le torrent n'était pas profond. L'eau m'arrivait à peine à hauteur des genoux.

Je fis un autre pas, penché en avant avec les bras

écartés pour compenser le courant. Mary fit de même. Soudain, à mi-parcours, je poussai un cri de surprise. Impossible de continuer.

- Hé ! Je suis collée au fond ! s'écria ma sœur.

- C'est de la boue ! répliquai-je.

Je m'efforçai de soulever les jambes. Rien à faire ! Mes chaussures disparaissaient déjà dans la matière molle et gluante. J'agrippai mon mollet et tirai de toutes mes forces. En vain.

- Justin ! On s'enfonce ! gémit Mary.

Elle avait raison. La boue nous aspirait, nous entraînant au fond. L'eau m'arrivait maintenant aux cuisses. Mais je savais qu'elle ne montait pas pour autant. C'était nous qui nous enfoncions !

- Ôtons nos chaussures et nageons ! lançai-je.

Penché en avant, luttant contre les flots tumultueux, je tentai d'atteindre mes lacets. Peine perdue, la masse boueuse nous avait déjà trop recouverts. L'eau nous arrivait à la taille. D'un instant à l'autre, nous allions être engloutis.

BOUM ! BOUM !

L'eau frissonna sous l'extraordinaire violence des impacts et l'ombre menaçante recouvrit le torrent.

- Justin ! Regarde ! s'écria soudain Mary.

Elle désignait un point devant elle. Je plissai les yeux, cherchant à apercevoir au fond du torrent ce qu'elle m'indiquait.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je
- Un gros bouchon ! Là ! Comme dans une baignoire. Le torrent est faux lui aussi !
- L'eau est bien réelle, pourtant ! m'écriai-je, sentant que je continuais à sombrer dans la boue. Tu peux attraper le bouchon, Mary ? Si tu tires dessus, le torrent va peut-être se vider !

Mary tendit un bras vers l'objet. Des vaguelettes roulaient sur ses épaules. Cet effort lui arracha un grognement.

Finalement, elle soupira de désespoir :

- Je n'y arrive pas ! Il est trop loin !

Les eaux bouillonnantes se brisaient à présent sur mon torse et m'éclaboussaient le visage. Je continuais à m'enfoncer.

- Nous avons raté l'épreuve, murmurai-je.
- Nooon ! protesta Mary.

Elle se débattit avec rage, agitant les bras avec une frénésie hystérique. Pendant ce temps, l'ombre planait toujours comme un linceul au-dessus de nous.

Je levai les yeux et ne pus réprimer un hurlement de terreur. Je venais de voir des formes qui dépassaient des arbres.

L'espace d'un instant, j'avais cru qu'il s'agissait de gros nuages noirs envahissant le ciel. Mais ces formes mouvantes étaient trop sombres, trop compactes. C'est alors que je repérai des pupilles jaunes et scintillantes. Et je reconnus la forme triangulaire des têtes.

C'étaient des chats ! De gigantesques chats noirs qui nous surplombaient, leurs queues touffues se dressant comme des cheminées vers le ciel.

Deux chats noirs monstrueux qui avaient dévasté la forêt et qui nous contemplaient à présent. Nous étions des proies si faciles.

-Ils... ils ne sont pas réels, bafouilla Mary. Pas réels... pas réels.

Elle avait cessé de se débattre et fixait les créatures d'un air absent tout en répétant ces mots telle une litanie.

Les monstres s'avancèrent lentement vers la rive. Simples quilles, les arbres tombaient après leur passage.

Mary laissa échapper une longue plainte :

- Nooon !

Quant à moi, je cherchai mon souffle. Une violente douleur vrillait ma poitrine.

Les créatures poussèrent un miaulement terrifiant, révélant des crocs acérés. La fente noire de leurs pupilles s'écartait en cadence. Les félins se tendirent comme des arcs, le poil hérissé.

- Que... que vont-ils faire ? s'alarma Mary.

Aucun son ne put quitter ma bouche. Les vagues roulaient sur mes épaules. J'étendis les bras pour ne pas sombrer.

- Qu'est-ce qu'ils vont faire ? répéta Mary dans un hurlement strident.

Avant même que je puisse répondre, les chats fondirent sur nous, leurs mâchoires béantes hérissées de dents semblables à des sabres.

Je me tordis dans tous les sens et les flots m'engloutirent. Je sentis des crocs qui se refermaient sur mon sweat-shirt.

Étouffé, crachant de l'eau, je fus violemment hissé dans les airs, mes jambes furent arrachées d'un coup à leur étai de boue.

Je sentais l'haleine chaude de l'animal sur ma

nuque. Il me tenait dans sa gueule, me balançant à plusieurs mètres au-dessus du courant.

Ballotté de part et d'autre, je poussai un hurlement d'effroi, mes bras fouettant le vide.

- Au secouours !

C'était Mary. Je l'entrevis du coin de l'œil. Elle aussi se débattait avec frénésie, suspendue à la mâchoire de l'autre monstre. Je cherchai à l'appeler, mais l'haleine brûlante de mon prédateur manqua me faire défaillir.

Le chat se dressa sur ses pattes arrière et me projeta vers le ciel. Je reçus un coup de patte sur le flanc droit et un autre sur le gauche.

Me prenait-il pour un jouet ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir. J'étais secoué comme un hochet, à la limite de l'évanouissement.

Alors il desserra les mâchoires et je tombai dans le vide.

J'atterris violemment sur la rive. Le choc fut si fort que je rebondis. Une vive douleur me parcourut le corps. Je me redressai en grognant, le cœur battant à tout rompre, et cherchai à fuir. La terreur décuplait mes forces.

Une patte griffue s'abattit sur mon épaule, me plaquant à terre. Le chat me reprit entre ses dents. Mary tomba à son tour. Elle hurla en heurtant le sol. Le félin la récupéra aussitôt et la relança.

En haut, en bas. Les monstres nous soulevaient pour mieux nous lâcher sur la rive boueuse.

- Pourquoi font-ils ça ? s'écria Mary.

- Ils font comme tous les chats ! répliquai-je, horrifié par ce que j'allais dire. Ils jouent avec leurs proies avant de les dévorer !

Je manquai de vomir en étant une fois encore projeté dans les airs. Le monstre m'assena un violent coup de patte.

- Est-ce qu'ils vont nous manger ? hurla Mary.

- Nous ne sommes que de vulgaires souris, pour eux ! répliquai-je.

Tout à coup, il me vint une idée. À cet instant, le chat me serrait si fort entre ses griffes que je crus mourir, mais je gardais espoir.

« Aurai-je seulement le temps ? Pourrai-je le faire avant qu'il m'avale tout cru ? », pensai-je.

Le monstre me lança comme une balle et me rattrapa. La douleur m'arracha un cri. Mais je me tournai avec un grognement enragé et parvins à empoigner mon sac à dos.

« Sije peux sortir les souris mécaniques, et sij'arrive à les actionner, elles distrairont peut-être les

monstres. Alors, avec un peu de chance, on pourra s'enfuir, Mary et moi. »

Cela faisait beaucoup de « peut-être », mais je devais absolument tenter quelque chose avant d'être transformé en pâtée pour chat.

La langue râpeuse de l'animal passa sur ma nuque et je poussai un nouveau hurlement. On aurait cru du papier de verre ! Je serrai le sac à dos contre moi. À cet instant le monstre ouvrit les mâchoires et je m'affalai au sol, le corps endolori.

Ce n'était pas le moment d'abandonner. Le chat se pencha sur moi avec un grognement rauque, une lueur haineuse brillant dans ses yeux jaunes. J'ôtai vivement les bretelles du sac et tâtonnai d'une main fébrile, cherchant l'ouverture.

- Je dois libérer ces satanées souris, marmonnai-je pour moi-même.

Hélas, je tremblais tant que mes mains ne pouvaient actionner la fermeture ! Le chat me saisit de nouveau.

Je tentai d'appeler Mary, pour lui dire de tenir bon, la prévenir que j'avais un plan. J'empoignai le sac de ma main droite et posai ma main gauche sur la fermeture.

« Il le faut, il le faut, me répétais-je. Je dois prendre les souris. C'est ma dernière chance. »

Je sentais toujours l'haleine brûlante du monstre

sur ma nuque, mais je parvins enfin à ouvrir le sac.

- Ouais !

Je sentais déjà sous mes doigts la douce fourrure des souris mécaniques. A cet instant, le chat me projeta furieusement dans les airs.

- Oh noon... !

Le sac venait de m'échapper. Je tentai de l'attraper au vol, du bout du pied. Manqué...

Il atterrit sur la rive du torrent où il rebondit.

Le chat me saisit et ses crocs se plantèrent dans ma chair. Alors il rejeta la tête en arrière et je glissai lentement au fond de sa gorge.

- Désolé, Mary, murmurai-je. C'est la fin...

Le décor tournoya autour de moi et je sombrai dans la gorge de l'animal. D'instinct, j'étendis les bras et m'accrochai à ses canines. Elles étaient chaudes et poisseuses.

Je me hissai et parvins à remonter un peu. Le chat eut un haut-le-cœur qui me permit de sortir un instant la tête au-dehors. Je cherchai Mary, mais ne la vis pas. L'autre monstre l'avait-il déjà dévorée ? La langue ondulait sous mon ventre : le chat cherchait à m'avalier.

Je m'accrochai à ses canines avec l'énergie du désespoir et regardai en contrebas. J'aperçus alors deux ou trois souris qui s'étaient échappées du sac. Le contact brutal avec le sol avait dû actionner le mécanisme.

Si seulement les chats les apercevaient ! Mais même si c'était le cas, allaient-ils s'en préoccuper ?

Mon prédateur serra les mâchoires, me forçant à lâcher prise. La langue reprit ses mouvements et je glissai de nouveau au fond de sa gorge.

La gueule se referma, m'emprisonnant dans une caverne obscure. C'était moite et brûlant. Je ne pouvais plus respirer.

- Oh non ! criai-je en me débattant.

Mes appels résonnèrent, assourdis, sur le palais du monstre.

Alors, à ma grande stupéfaction, l'animal ouvrit de nouveau la gueule. Sa langue me rejeta à l'extérieur.

J'avalai une profonde goulée d'air et chutai sur le sol, à côté de Mary.

Elle me contempla un instant sans me voir. Ses cheveux roux étaient poisseux et humides. Je me levai et vins l'aider à se redresser.

Les chats venaient de bondir d'un même élan sur une des souris mécaniques. Ils les avaient enfin aperçues et se ruaient l'un sur l'autre avec des miaulements enragés.

Ils se disputaient leur proie !

-Allons-nous-en, Mary ! intimai-je.

Elle assistait, abasourdie, au combat des monstres qui roulaient sur le sol, se griffaient et se mor-daient, le poil hérissé.

- Partons vite ! hurlai-je en la secouant par les

épaules. S'ils réalisent que ce sont de fausses souris, ils vont s'en reprendre à nous !

- Est-ce que ce sont de vrais chats ? demanda-t-elle en continuant de les regarder.

- Mais on s'en fiche ! m'écriai-je. Filons d'ici ! Nous partîmes à toute allure. Le direction n'avait aucune importance. Il fallait juste mettre le maximum de distance entre les monstres et nous.

Nos ombres nous précédaient, comme pour nous indiquer le chemin. Je perçus de curieux cris, semblables à des rires, et des bruissements feutrés autour de nous. Mais je n'avais pas le temps de m'en préoccuper. On courait avec l'énergie du désespoir, Mary et moi, bondissant par-dessus les fourrés, insensibles aux ronces qui nous égratignaient au passage. On fonçait à travers le sous-bois comme si nous avions le diable à nos trousses.

On ne parlait pas. On ne se regardait même pas. On courait côte à côte.

Au bout d'un temps indéfini, nous débouchâmes, hors d'haleine, dans une clairière à flanc de colline. Des rubans de brume flottaient lentement au ras des herbes.

- Hé ! Mary, regarde ! m'exclamai-je.

Une petite cabane se dressait à l'orée des bois. Une cabane étrangement familière.

- C'est la maison d'Ivanna ! réalisa brusquement

Mary. On a réussi, Justin ! On est de retour !

Je poussai un soupir satisfait et fonçai à travers les hautes herbes, Mary sur mes talons.

- Ivanna ! Ivanna !

Elle ne sortit pas pour nous accueillir. Je poussai la porte et m'arrêtai sur le seuil.

- Ivanna, on est de retour ! lançai-je joyeusement. Je balayai la pièce du regard. Il me fallut quelque temps pour m'habituer à la pénombre. Mary me bouscula pour entrer à son tour.

- Ivanna ! On a survécu ! s'exclama-t-elle, ravie. Est-ce qu'on a remporté l'épreuve ?

Mary se tut brusquement. Nous venions d'apercevoir notre hôtesse. Elle était assise à la petite table, penchée en avant, la tête contre la surface de bois. Son casque était tombé, ses nattes étaient défaites. Ses cheveux masquaient son visage.

- Elle doit dormir, murmurai-je.

- Ivanna ? cria Mary. On est rentrés !

Elle ne broncha pas. Je perçus des gémissements près de l'âtre. Vif-Argent était allongé, la tête entre les pattes. Il gémit à nouveau.

- Justin, ce n'est pas normal..., chuchota Mary.

- Ivanna ! hurlai-je à pleins poumons.

Elle ne bougeait toujours pas.

- Qu'est-ce qu'elle a ? Tu crois qu'elle dort ? demanda Mary.

Vif-Argent se remit à geindre.

- Allons voir, décidai-je.

J'avançai dans la pièce d'un pas hésitant, retenant ma respiration. Mary me regarda m'éloigner, une lueur inquiète dans le regard. J'allais atteindre la table quand quelque chose me cloua sur place.

- Que... qu'est-ce qu'il y a ? bafouilla Mary.

Mary pâlit et une expression horrifiée déforma ses traits.

- Que se passe-t-il, Justin ?

Je ne pus rien répondre. Ma bouche était sèche. Mes jambes mollirent d'un coup et je dus empoigner le dossier d'une chaise pour éviter de tomber.

- Regarde ce qu'elle a dans le dos, parvins-je à articuler finalement.

Mary avança de quelques pas, le visage décomposé par la crainte. Elle venait d'apercevoir l'objet métallique planté dans le dos d'Ivanna.

C'était une grosse clé.

Je m'armai de courage et me glissai derrière la chaise. Le cœur battant, j'examinai la clé.

- Ça alors ! Mais elle actionne un remontoir ! m'exclamai-je.

Je saisis la clé à deux mains et la fis pivoter d'un cran sur la droite.

Un cliquetis retentit et la femme eut un léger soubresaut.

- C'est bien un remontoir, dis-je à Mary.

Les bras d'Ivanna pendaient mollement à ses côtés. Je lui pris la main droite et mes doigts s'enfoncèrent dans la peau. L'intérieur était rembourré avec du coton ou du son. Je laissai retomber la main et me tournai vers ma sœur.

- Ivanna n'est pas une personne, déclarai-je en avalant ma salive. C'est une sorte d'automate... Elle non plus n'est pas réelle.

- Alors qu'est-ce qui est réel ? demanda Mary d'une voix craintive. J'ai peur, Justin. Est-ce que tout ça fait partie de l'épreuve ? Comment va-t-on s'en sortir ? Est-ce qu'on retrouvera papa ? Je secouai tristement la tête. Je n'avais aucune réponse à lui fournir et j'étais tout aussi effrayé qu'elle. Vif-Argent continuait de gémir doucement, allongé près de l'âtre. Soudain, il dressa l'oreille et se releva.

Un grognement résonna alors dans mon dos. Je fis volte-face. La porte venait de s'ouvrir... sur une créature hirsute.

Luka !

Il posa un regard farouche sur Mary et moi, et sa

bouche esquissa un rictus. Mary eut un mouvement de recul.

- Non ! s'écria-t-elle.

Luka s'ébroua et sa longue chevelure fouetta l'air. Il poussa un grognement sauvage et bondit au centre de la pièce.

-Arrête, Luka ! suppliai-je. Ne nous fais pas de mal !

Alors Luka se redressa et son visage s'adoucit.

- Je ne vous veux aucun mal, déclara-t-il.

Nous le regardâmes, abasourdis.

- Tu... tu peux parler ? bafouillai-je.

Luka approuva de la tête et nous décocha un large sourire.

- Oui, je peux parler... et je n'ai qu'une seule chose à vous dire : félicitations !

Il s'avança vers nous, d'une démarche totalement humaine, et nous serra la main avec chaleur.

- Encore bravo ! Vous avez remporté l'épreuve !

- Mais... mais...

L'émotion était trop forte. Je ne comprenais plus rien à ce qui se passait. Luka arracha une bande de poils de son bras et la jeta négligemment sur son épaule.

- Je ne suis pas mécontent de me débarrasser enfin

de ce déguisement, dit-il en continuant d'arracher sa fourrure. Ça gratte et ça tient chaud, surtout quand il faut courir dans les buissons.

- Je n'en reviens pas, admis-je.

Mary approuva et désigna Ivanna, toujours effondrée sur la table.

- Elle n'est pas réelle, murmura ma sœur.

- En effet, déclara Luka. Je l'ai fabriquée moi-même, comme toutes les créatures que vous avez rencontrées dans la Forêt des sortilèges.

- Pourquoi ça ? m'étonnai-je.

- Pour vous mettre à l'épreuve...

Luka se dirigea vers Ivanna et la redressa sur sa chaise. Il arrangea sa coiffure et reposa le casque sur sa tête.

- Beaucoup de gens viennent dans cette forêt, poursuivit-il. Ils cherchent toutes sortes de trésors, comme vous...

Il marqua une légère pause avant de continuer :

- Ma famille vit ici depuis des siècles. Nous avons pour mission de protéger les trésors qu'elle renferme. C'est ainsi que nous avons conçu la Forêt des sortilèges, afin d'écarter les importuns, ceux qui sont indignes de posséder ses richesses.

- Vous avez fabriqué toute la forêt ? demanda naïvement Mary.

Luka eut un rire amusé.

- Non... Seulement la partie où se déroule l'épreuve.

- Pourquoi l'avons-nous réussie ? intervins-je.

- Vous avez su distinguer le vrai du faux et vous avez survécu.

Mary se tourna un instant vers le mannequin assis à la table. Ses étranges yeux verts nous fixaient d'un regard sans vie.

- Pour quelle raison avez-vous construit Ivanna ? dit-elle, intriguée.

Luka bomba fièrement le torse :

- Elle est ma plus belle création. Ivanna permet de détourner les soupçons sur ma véritable nature. Personne n'irait penser qu'un homme-loup contrôle en fait la Forêt des sortilèges. De cette manière, je peux observer en toute tranquillité le comportement des gens durant l'épreuve.

Tout ça me semblait bien mystérieux, mais je n'étais pas fâché que ça soit terminé.

- À présent, je vais vous remettre le trésor que vous êtes venus chercher, déclara Luka.

Il disparut un instant au fond de la cabane. J'envoyai un coup de coude à ma sœur.

- C'est incroyable ! chuchotai-je. Il va nous donner la Légende perdue. Papa ne va pas en revenir !

- On va être riches et célèbres, s'enthousiasma-t-elle. Cette fois, il pourra être fier de nous.

Luka revint quelques secondes plus tard avec un coffret en argent finement ciselé.

- Encore bravo, dit-il, l'air grave. Je suis heureux de vous remettre le trésor que vous convoitiez. Je vous souhaite d'en faire bon usage.

Luka me remit le coffret. Il était plus léger que je ne pensais. Les motifs gravés dans l'argent scintillaient à la lueur de la chandelle qui brûlait sur la table.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'étais si excité que je faillis lâcher la cassette. Dire que la Légende perdue était là, entre mes mains !

- M . . . merci, articulai-je avec peine.

- Et maintenant, comment fait-on pour retrouver notre père ? intervint Mary.

Luka claqua dans ses doigts et Vif-Argent se leva aussitôt.

- Vif-Argent va vous reconduire à votre campement. Restez près de lui et il vous protégera.

- Nous protéger de quoi ? demandai-je en serrant le coffret contre ma poitrine.

- La forêt grouille de voleurs. Certains sont réels, d'autres non. Mais tous voudront s'emparer de votre trésor.

- Nous ne quitterons pas Vif-Argent, promis-je. Nous prîmes congé de Luka, soulagés d'en avoir fini avec cette aventure.

Vif-Argent nous entraîna de nouveau au cœur des bois.

Le soleil se couchait déjà derrière la cime des arbres. Il paraît le sous-bois de teintes orangées. L'atmosphère commençait à fraîchir.

Le grand chien trottinait allègrement devant nous, sa queue en panache flottant comme un étendard. Je conservai le coffret serré contre moi.

Le sentier traversa un espace de hautes herbes d'où émergeaient des amas de roches grises, puis il fallut se frayer un passage entre des buissons d'épineux.

Vif-Argent avait pris quelques mètres d'avance. Nous dûmes courir un peu pour le rattraper. On avait retrouvé la forêt et le chemin était à présent tapissé de feuilles mortes.

Le coffret en argent me brûlait les mains. Je n'avais qu'une hâte : découvrir la Légende perdue. De quoi parlait-elle ? Qui l'avait écrite ?

Les questions se bousculaient dans mon esprit. Mais je savais que tous ces mystères seraient résolus à l'instant où je sortirais le manuscrit de l'écritoire où il reposait depuis plus de cinq siècles. Le soleil déclinant allongeait nos ombres devant nous. Nos pas crissaient sur le lit de feuilles.

- Hé ! Mary ! Attends ! m'écriai-je soudain.

Je venais d'entendre les branchages craquer dans

notre dos. Ma sœur s'arrêta, aux aguets. Vif-Argent poursuivit sa route sans se préoccuper de nous.

Le feuillage bruissa... Les bruits se rapprochaient. Un frisson glacé remonta le long de mon dos.

- Mary, chuchotai-je. Quelqu'un nous suit.

- Luka nous a prévenus qu'il y aurait peut-être des voleurs, murmura Mary.

Les craquements se rapprochaient. Je pris le coffret sous mon bras. Une boule d'angoisse me serrait la gorge et m'empêchait de respirer.

Pendant ce temps, Vif-Argent continuait d'avancer. Il disparut bientôt derrière un taillis.

- On ne peut pas rester ici, reprit Mary.

D'un instant à l'autre, un voleur, ou même toute une bande de brigands, allait déboucher des fourrés et s'emparer de notre trésor. Je cherchai Vif-Argent : il n'était plus là...

- Fuyons, dit Mary.

- On n'arrivera pas à les distancer, répliquai-je. Je ne peux pas courir vite avec le coffret.

J'eus un instant de panique, mais me ressaisis aussitôt.

- Allons nous cacher derrière les arbres, suggérai-je. Les voleurs passeront devant nous et nous attendrons qu'ils s'éloignent.

Était-ce une bonne idée ou la pire de toutes ? Nous n'avions plus le temps de réfléchir, il fallait agir. Nous nous précipitâmes vers le bosquet le plus proche. Allait-on pouvoir se cacher avant l'arrivée des brigands ?

Je n'eus pas l'occasion de le savoir : dans ma hâte, je venais de trébucher sur une branche morte.

- Oh nooon ! gémis-je.

Je m'affalai sur le sol... tandis que la cassette décrivait une courbe élégante dans les airs.

C'est alors qu'un colosse surgit de l'ombre du sous-bois. Il tendit les bras et attrapa le trésor au vol.

Je ne pouvais détacher mon regard du coffret en argent. J'avais les yeux rivés sur les mains de cet homme.

Il avait notre coffret... Notre Légende perdue. Nous avons affronté mille périls pour l'obtenir, et c'était un autre qui s'en emparait.

Je levai lentement les yeux vers le visage de ce voleur. Ce visage barbu et sournois, qui dérobaient le bien d'autrui, qui...

- Papa ! m'écriai-je.

- Papa ! hurla Mary.

Un sourire soulagé éclaira le visage de mon père.

- Je vous retrouve enfin ! Mais où étiez-vous passés ? Je fouille cette forêt depuis des heures. Pourquoi êtes-vous partis ?

- Ça, c'est une longue histoire, répondit Mary en se précipitant dans ses bras.

- Oui, ajoutai-je. Nous avons vécu une véritable aventure !

Mon père déposa le coffret au sol et nous serra contre lui. Il était si heureux de nous avoir retrouvés que ses yeux étaient remplis de larmes.

- A h ! J'ai cru ne jamais vous revoir ! s'exclama-t-il, ému.

- Regarde ce que nous avons trouvé, dis-je en désignant la cassette.

- C'est... un coffret en argent.

- C'est le coffret en argent ! déclarai-je. Celui que nous sommes venus chercher en Brovanie !

- Mais... comment ?

Mon père était totalement abasourdi.

- La Légende perdue, murmura-t-il pour lui-même. Il souleva la cassette avec d'infinies précautions.

- C'est un des plus beaux moments de mon existence, dit-il. Comment avez-vous fait ? Où l'avez-vous trouvée ? Qui...

Son émotion était si forte que sa voix se brisa.

- Comme je te l'ai dit, Papa, c'est une très longue histoire.

- Cette fois, tu ne pourras pas prétendre que nous ne t'aidons pas ! railla Mary, malicieuse.

Mon père éclata de rire.

- Est-ce que vous réalisez ce que cela signifie pour nous ? reprit-il. Est-ce que vous réalisez seu-

lement l'importance extraordinaire de cette découverte ?

Il tomba à genoux pour admirer la cassette et effleura d'un geste tendre l'argent finement ciselé du couvercle.

— C'est magnifique... magnifique, dit-il avec un sourire émerveillé.

- Est-ce qu'on peut l'ouvrir ? le pressa Mary en s'agenouillant à son tour. S'il te plaît, papa. Ouvre-le qu'on voie la Légende perdue !

- Nous devons la voir ! renchéris-je. Il le faut !

- Oh oui, il le faut ! approuva mon père en riant. Croyez-moi, je suis aussi impatient que vous.

Il caressa une fois encore la surface d'argent.

- Magnifique, répéta-t-il.

Mon père libéra le fermoir d'un doigt et souleva lentement le couvercle... Je retins mon souffle.

Nous nous étions penchés sur la cassette d'un même élan et nos fronts se heurtèrent.

- Oh ! Ce n'est pas vrai ! lançai-je, interloqué.

- Qu'est-ce que c'est que ça ! s'écria Mary.

Mon père resta bouche bée. Il regarda une fois encore à l'intérieur du coffret, sourcils froncés, sans dire un mot.

- C'est... un œuf ! bafouillai-je.

Nous étions là, tous les trois, à contempler bêtement un gros œufjaunâtre moucheté de brun.

- Où est passée la Légende perdue ? demanda Mary. Ça ne peut pas être cette... chose !

Papa poussa un profond soupir :

- Ce n'est pas la bonne cassette, les enfants, expliqua-t-il doucement.

Il souleva l'œuf et tâtonna au fond du coffret.

- Il n'y a rien d'autre...

Il examina l'œuf dans tous les sens et le reposa délicatement dans son écrin.

- Ce n'est qu'un œuf, répéta-t-il, déçu.

Je poussai un grognement de frustration.

- Pourtant nous avons remporté l'épreuve ! protestai-je avec véhémence. Luka a promis qu'il nous remettrait ce que nous étions venus chercher !

- Qui est Luka ? s'étonna mon père.

Il ferma la cassette et se releva, l'air décidé.

- Où peut-on le trouver ?

J'allai répondre quand Vif-Argent déboucha des fourrés. Je me précipitai sur lui et lui flattai la tête :

- Allez , sois gentil. Conduis-nous à Luka.

Le chien poussa un aboiement. Avait-il compris ce que je lui demandais ?

- Luka ! répétais-je. Conduis-nous à Luka !

Aussitôt, il fit demi-tour. Mon père saisit le coffret et sans plus tarder nous partîmes derrière le chien.

Mary et moi n'avions pas marché très longtemps dans les bois. Quelques minutes plus tard, nous étions de nouveau devant la cabane. J'appelai Luka et il apparut sur le pas de la porte, étonné.

- Je ne m'attendais pas à vous revoir, dit-il. Vous vous êtes perdus ?

- Non , pas vraiment, répondit Mary.

- Voici notre père, annonçai-je. Nous l'avons finalement retrouvé.

Ils se saluèrent d'un bref hochement de tête.

- Je ne comprends pas la raison de votre retour, déclara Luka en posant les yeux sur la cassette. Ne vous ai-je pas donné ce que vous vouliez ?

- Pas tout à fait, répondit mon père. Il s'agit d'un œuf.

- Oui, c'est bien ça, fit Luka en se grattant le menton.

- Mais nous ne sommes pas venus chercher un œuf ! protestai-je.

Luka fronça les sourcils :

- Comment ? Vous ne vouliez pas trouver l'Œuf de l'Éternelle Vérité ?

- Pas du tout ! Nous étions en quête de la Légende perdue !

- Oh ! Mille pardons ! s'excusa Luka en rougissant. J'ai commis une grossière erreur.

Il semblait réellement perturbé par sa méprise.

- Ce n'est pas grave, le rassura papa. Ça peut arriver à tout le monde.

Luka reprit le coffret et l'emporta à l'intérieur de la cabane. Il s'en revint quelques secondes plus tard et renouvela ses excuses.

- Pouvez-vous nous aider à trouver la Légende perdue ? demandai-je. Est-ce que vous l'avez ?

- Est-ce que je l'ai ?

La question parut le surprendre :

- Non, je ne l'ai pas. Et vous aurez beaucoup de mal à l'obtenir.

- Pourquoi ? le pressa papa. Savez-vous où elle se trouve ?

- Oui, dit Luka. Je connais la tribu qui la possède. Mais il me semble qu'ils ne voudront pas s'en séparer. C'est un peuple nomade qui habite ces forêts depuis cinq siècles. Ça m'étonnerait qu'ils veuillent céder la Légende perdue... quel que soit le prix que vous leur proposiez.

- Je... je veux leur parler ! s'exclama mon père, le regard brillant de convoitise. Je veux juste la voir de mes propres yeux !

Luka haussa les épaules et désigna un point vers l'ouest :

- Partez dans cette direction. Vous devrez franchir deux ruisseaux. La tribu se déplace souvent, mais si vous vous dépêchez, vous les trouverez sûrement dans l'ancienne carrière de pierre.

- Merci beaucoup ! lança mon père en serrant chaleureusement la main de Luka.

Nous prîmes congé avant de partir en toute hâte dans la direction qu'il nous avait indiquée. Nous étions si excités que nous parlions tous en même temps.

- Vous croyez qu'ils seront amicaux ?
- Est-ce qu'ils nous laisseront voir la Légende perdue ?
- Je pourrai peut-être la leur emprunter ? se demanda papa. Si seulement je pouvais l'avoir, ne serait-ce que quelques semaines !
- Luka prétend qu'ils ne seront pas aimables.
- Il a dit qu'ils ne s'en sépareront à aucun prix... Nous franchîmes les deux ruisseaux sans trop de difficulté. Au bout d'une heure de marche, nous arrivâmes au sommet d'une colline qui surplombait un vaste espace creusé dans la roche. La carrière de pierre. Quelques tentes en peau étaient dressées en cercle et plusieurs hommes vêtus de robes brunes s'affairaient autour d'un feu de camp. A l'extrémité de la carrière, une meute de chiens jouait et s'ébattait bruyamment.
- Je n'arrive pas à croire que ces nomades soient en possession de la Légende perdue, déclara mon père en observant avec soin le village de tentes.
- Tu crois qu'ils vont nous laisser la voir ? demandai-je.
- Nous allons bientôt le savoir, répondit-il. Sur ces mots, il entreprit de descendre vers la carrière en agitant les bras.
- Ohé ! lança-t-il aux nomades. Ohé !

- Ohé du village ! Ohé !

Comme nous posions le pied sur le sol de la carrière, les chiens s'élancèrent vers nous en poussant des aboiements furieux. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres, les babines retroussées sur des crocs menaçants.

Mary et moi nous serrâmes contre notre père. Trois hommes sortirent en toute hâte d'une grande tente. Ils portaient de longues robes en toile grossière. Ils firent taire les chiens d'un geste impératif.

- Bonjour, lança mon père en leur adressant un sourire amical. Je suis le professeur Richard Clarke. Et voici mes enfants, Justin et Mary.

Les trois hommes nous saluèrent avec respect, mais gardèrent le silence. Deux d'entre eux avaient le crâne rasé. Le plus vieux portait de longs cheveux gris et des moustaches en croc.

Je jetai un coup d'œil à Mary. Elle était aussi peu rassurée que moi. Ces nomades ne semblaient pas particulièrement aimables. L'homme aux cheveux gris prit alors la parole :

- Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? demanda-t-il sèchement.

- Quelqu'un nous a indiqué la route, se contenta de répondre mon père.

- Et pourquoi êtes-vous ici, professeur Clarke ? poursuivit le nomade.

- Nous sommes à la recherche de... la Légende perdue.

Les trois hommes sursautèrent et se mirent à chuchoter vivement entre eux. De temps à autre, ils nous jetaient des regards à la dérobée. Ils achevèrent bientôt leur conciliabule et se tournèrent de nouveau vers nous, silencieux.

- L'avez-vous ? les pressa mon père. Possédez-vous la Légende perdue ?

- Oui, répondit le nomade aux cheveux gris. Oui, nous la possédons...

Il fit un signe de tête à ses acolytes et les deux hommes partirent en courant, leurs longues robes flottant derrière eux.

Ils s'en revinrent quelques secondes plus tard. L'un d'eux portait un coffret en argent. Les yeux de mon père étaient prêts à jaillir de leurs orbites.

- C'est elle ? C'est vraiment elle ? La Légende perdue ?

- Oui, répondit le chef. Vous la voulez ?

Sa proposition nous laissa sans voix. J'esquissai un hochement de tête et le nomade déposa le coffret dans mes mains. J'étais si stupéfait que je faillis le laisser choir.

- Elle est à vous, déclara le vieil homme en reculant de quelques pas.

Mon père avala péniblement sa salive avant de lâcher dans un souffle :

- Vous êtes sûrs ? Vous voulez vraiment nous la donner ?

- Prenez-la, répondit l'homme. Adieu...

Sur ces paroles, les nomades regagnèrent le campement en toute hâte. Le chef lâcha quelques ordres et il s'ensuivit un incroyable remue-ménage. La tribu se mit à l'œuvre et démonta les tentes, rangea ce qui traînait, étouffa le feu de camp. Quelques minutes plus tard, ils avaient plié bagage. La carrière était vide. On aurait pu croire que personne ne l'avait jamais occupée.

- Étrange, commenta mon père.

Nous échangeâmes un regard ahuri.

- Ils nous ont remis la Légende perdue. Comme ça... sans explication, murmura mon père en grattant sa barbe broussailleuse. Pourquoi ont-ils agi

ainsi ? Ils nous ont donné ce trésor sans rien réclamer en échange. C'est incroyable...

Je tenais toujours le coffret. Nous avançons tous les trois au hasard. Je m'arrêtai au bout de quelques mètres et posai les yeux sur le coffret :

- Qu'est-ce qu'on attend ? m'exclamai-je. Ouvrons-le !

- Tu as raison ! approuva mon père. Ce qui vient de se passer est si étonnant que je n'ai plus ma tête...

Il déposa le coffret sur le sol et l'ouvrit. Il en retira une épaisse liasse de parchemins jaunis, couverts d'une écriture minuscule.

- Enfin ! exulta mon père en serrant l'ancien manuscrit avec fièvre.

Il le souleva un peu pour que nous puissions l'admirer à notre tour.

- Oh ! s'exclama Mary. Il a vraiment l'air très ancien !

- Qu'est-ce qui est marqué sur la première page ? demandai-je en tordant le cou pour essayer de lire.

- Voyons ça, dit mon père.

Il approcha la feuille de son visage et déchiffrâ la minuscule écriture pendant quelques secondes.

Finalement, il annonça à haute voix :

- QUICONQUE POSSÉDERA LA LÉGENDE PERDUE SERA À TOUT JAMAIS PERDU.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? m'écriai-je.

Mon père haussa les épaules :

- Rien de particulier. Les légendes commencent souvent par des mises en garde de ce genre.

- Tu es sûr, Papa ? s'inquiéta Mary d'une voix tremblante.

Mon père contempla le parchemin.

- À tout jamais perdu, murmura-t-il. Quiconque possédera la Légende perdue sera à tout jamais perdu...

Il releva la tête et je l'imitai. Nous étions entourés d'arbres noirs aux formes torturées d'où pendaient de longues lianes d'un vert sombre.

- Où sommes-nous ? s'étonna-t-il.

La carrière s'était envolée. Nous nous trouvions à présent au cœur d'une forêt inconnue. Nous ne reconnaissions rien du paysage.

- Mais où sommes-nous ? répéta mon père, incrédule.

- Nous... sommes perdus..., murmurai-je.

FIN

Chair de poule®

**LA MENACE
DE LA FORÊT
LA LÉGENDE PERDUE**

Désireux d'aider leur père,
écrivain renommé
et collectionneur de légendes,
Mary et Justin partent seuls dans la forêt
à la recherche d'un manuscrit
vieux de cinq siècles : La légende perdue.

Mais sont-ils préparés
à affronter au péril de leur vie
la marée de souris, les chats géants,
et les étranges créatures
qui rôdent aux alentours ?

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7